

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

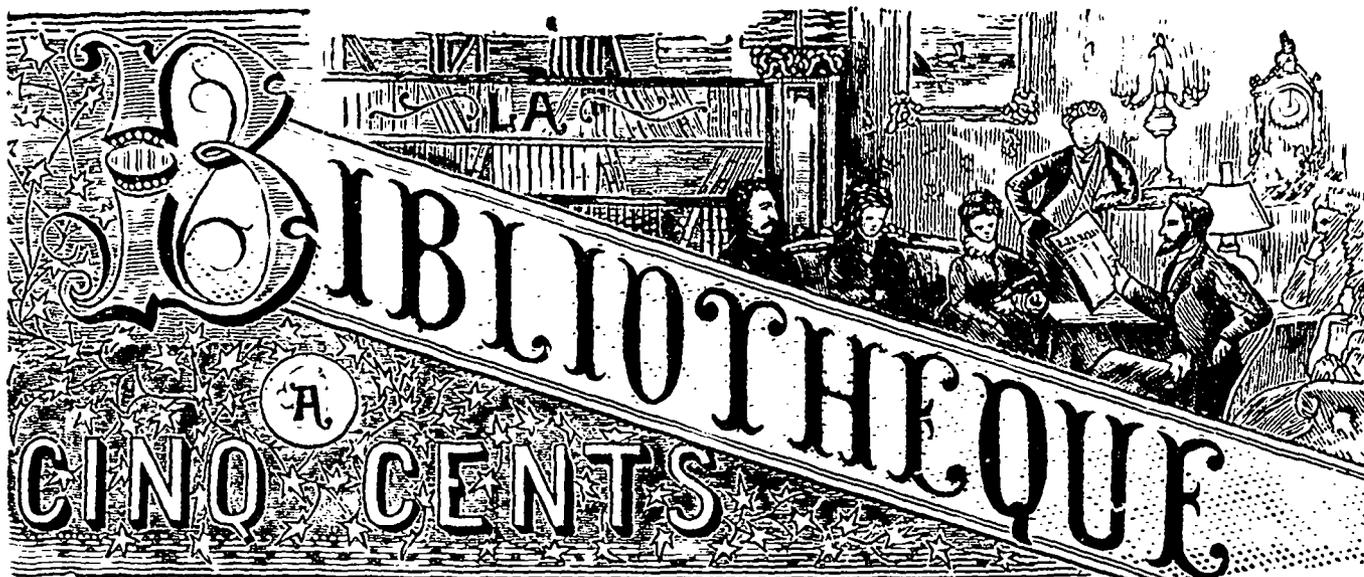
L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: **Pagination continue.**

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



Publiée par Poirier, Beausette & Cie, 1540 rue Notre-Dame

Vol. IV

{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 5 AVRIL 1888

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 26

PERE ET FILS

TROISIEME PARTIE DES
ECUMEURS DE RIVIERES



Un flot de sang monta à ses lèvres et l'étouffa.....(page 612)

PERE ET FILS

Troisième partie des ECUMEURS DE RIVIERES

Par PAUL SAUNIÈRE

I

COMMENT MORINVAL SE TIRA D'AFFAIRE

Madame Desarceaux prit à peine le temps de tirer sur elle la porte de son logement et s'élança dans l'escalier avec une agilité qu'on n'aurait pas attendue de ses cinquante-cinq ans.

— Venez, venez, disait-elle en même temps à celui qui était venu la prévenir de ce fatal accident.

Quand ils furent arrivés dans la rue :

— Vous allez me conduire auprès de Raphaël, lui dit-elle, en essayant de l'entraîner.

L'inconnu ne put réprimer un geste de vive contrariété.

— Je le voudrais, répondit-il, mais cela ne m'est pas possible, ma bonne dame. Je suis un pauvre ouvrier ; j'ai déjà perdu une bonne heure de mon temps pour venir vous avertir, je vais en perdre une seconde pour retourner à mon chantier, c'est tout ce que je peux faire ; aussi puisque je vous ai donné l'adresse et le numéro de la maison...

— Ah ! c'est juste, dit la pauvre femme.

A ces mots, elle tira son porte-monnaie, y prit une pièce de deux francs, et la mit dans la main de l'ouvrier. Elle se dirigea vers le boulevard Sébastopol, où elle espérait trouver une voiture.

Malheureusement, aucun fiacre n'était libre. Elle fut obligée de gagner la place de Châtelet et les quais, avant de rencontrer une station. Aussitôt elle s'élança dans un coupé.

— Avenue de l'Impératrice, No 42, dit-elle au cocher. Et bon train ! Il y aura bon pourboire.

Celui-ci sauta sur son siège et s'escrima de son fouet sur les flancs de son cheval. Malgré les impatiences de sa cliente, le cocher mit près de trois quarts d'heure à gagner l'adresse qu'on lui avait indiquée. Avant qu'il eût arrêté son cheval, madame Desarceaux avait déjà mis pied à terre.

Elle aperçut devant elle un très-joli petit hôtel, orné d'une grille garnie de volets peints en vert. La plus grande tranquillité semblait régner dans cette maison. Elle s'en étonna un peu d'abord, puis se décida à sonner.

Une jeune et coquette femme de chambre vint lui ouvrir.

— Que demandez-vous, madame ? fit-elle gracieusement.

— C'est moi, répondit madame Desarceaux, qui suis la mère de ce jeune homme... vous savez bien...

— Quel jeune homme ? fit la camériste étonnée.

— Celui qui vient d'être renversé par une voiture devant votre porte... il y a deux heures...

A l'expression de surprise croissante qui se poignait sur le visage de la femme de chambre, madame Desarceaux crut s'être trompée de maison.

— Ce n'est donc pas ici le numéro 42 ? interrogea-t-elle.

— Pardon, madame ; mais je ne comprends pas...

— Comment ! vous n'avez pas recueilli chez vous un jeune homme qui a été grièvement blessé ?

— Non, madame.

— Alors le commissionnaire aura confondu les numéros... supposa la malheureuse femme.

— C'est possible, dit la camériste. Cependant, si l'accident était survenu dans les environs, j'en aurais été instruite par l'un ou par l'autre. Du reste, ajouta-t-elle, voici un domestique qui depuis ce matin nettoie les vitres de cette serre, s'il est réellement arrivé quelque chose, il nous le dira.

A ces mots, la camériste s'avança complaisamment vers la maison voisine et questionna le domestique.

Il répondit qu'il ne savait rien, et que, bien certainement, aucun accident fâcheux ne s'était produit dans l'avenue, de toute la matinée.

— Car, dit-il en finissant, je suis assez haut perché pour voir tout ce qui se passe, et je n'ai rien vu.

Madame Desarceaux s'excusa et se retira, mais, plus inquiète encore qu'elle ne l'était auparavant, et ne s'arrêtant pas à l'idée qu'elle était le jouet d'une cruelle mystification, elle résolut de s'assurer de la vérité.

Elle remonta donc en voiture et se fit conduire chez M. Carmelet. Cette seconde course dépensa de nouveau trois bons quarts d'heure. Enfin elle arriva.

Sa stupéfaction fut grande, lorsqu'elle pénétra dans l'atelier, de voir Raphaël, sain et sauf, venir à sa rencontre et s'informer anxieusement des motifs qui l'amenaient.

Elle lui raconta ce qui s'était passé.

— Je ne suis même pas sorti ! s'écria Raphaël, non moins étonné qu'elle.

— Alors, que signifie cette sinistre plaisanterie ? demanda-t-elle.

Sur ces entrefaites, M. Carmelet, qui l'avait aperçue, s'approcha d'elle pour la saluer. Raphaël le mit au courant de ce qui venait d'arriver.

— Etes-vous retournée chez vous avant de venir ici ? dit-il.

— Non, monsieur. Je voulais savoir avant tout si mon fils était blessé.

— Je conçois votre inquiétude, madame ; mais vous avez eu tort, car, ou je me trompe beaucoup, ce ne peut être qu'un prétexte pour vous éloigner.

— M'éloigner ? Dans quel but ?

— Mais... ne serait-ce que pour vous voler...

— Nous voler, ! répliqua Raphaël en souriant. Ce n'est guère admissible. Nous ne sommes pas assez riches...

— N'importe. Allez-y voir, fit M. Carmelet en le poussant par les épaules.

Raphaël prit sa mère par la main et se précipita dans la rue.

Dix minutes plus tard, le coupé les descendait au coin du boulevard Sébastopol et de la rue de Venise. Après avoir payé le cocher, ils gagnèrent en courant la maison qu'ils habitaient.

Ces allées et venues avaient pris deux bonnes heures.

Arrivés devant la porte de leur appartement, ils s'arrêtèrent. La porte était hermétiquement fermée et ne portait la trace d'aucune violence. Ils écoutèrent... aucun bruit ne se faisait entendre à l'intérieur.

— Allons ! c'est une fausse alerte, dit Raphaël, qui respira plus librement.

Il introduisit sa clef dans la serrure, qui céda au premier effort.

— Tu n'avais donc pas fermé la porte à double tour ? demanda-t-il à sa mère.

— Non... Je ne crois pas... J'étais tellement bouleversée que je l'ai tirée sur moi et que j'ai bondi dans la rue.

Raphaël fronça les sourcils et poussa vivement la porte. Un spectacle inouï s'offrit à ses regards.

La commode et le secrétaire avaient été forcés ; tous les tiroirs étaient ouverts. A terre, foulés aux pieds, maculés de boue et de poussière, gisaient, dans un pêle-mêle indescriptible, tous les objets dont les meubles étaient garnis.

Le secrétaire avait été particulièrement fouillé. Le tablier en était abaissé ; sur le cuir dont il était intérieurement garni étaient étalés et dépliés tous les papiers que madame Desarceaux y enfermait. Cependant il n'y manquait rien, pas même les six obligations de chemin de fer que Raphaël avait achetées sur ses économies. En revanche, cinq ou six louis avaient disparu.

Que signifiait ce mystère ! Evidemment les voleurs avaient été dérangés. Ils n'avaient vidé les tiroirs que pour faire un paquet du linge qu'ils contenaient. Quelle alerte les avait empêchés de l'emporter ?

En effet, à mesure que madame Desarceaux mettait les choses en place, elle constatait qu'on n'avait rien pris. C'était bizarre, assurément. Pourtant, quels motifs avaient poussés les misérables à faire un si soigneux inventaire des papiers ? Raphaël ne se l'expliquait pas.

Tout à coup, rapide comme l'éclair, une pensée vint traverser son esprit.

Il courut droit au grand fauteuil, poussa l'accoudoir de droite et s'aperçut qu'il avait été brisé à coups de ciseau. On avait replacé à la hâte le crin et le velours qui le recouvraient. Enfin, l'accoudoir tourna sur elle-même.

Raphael devint livide et poussa un cri déchirant.

Madame Desarceaux se retourna, effrayée. Elle le vit, immobile, pétrifié, les cheveux hérissés montrant du doigt la petite boîte vide.

—Et le reçu ? demanda-t-il d'une voix rauque. Tu l'as pris ?

—Non. Tu ne l'as donc pas ?

Raphael se couvrit le visage de ses deux mains et se laissa tomber accablé sur le fauteuil.

—Mais parle donc, lui dit Madame Desarceaux. Parle, tu me fais mourir. Qu'as-tu ?

—J'ai, répondit le jeune homme, d'une voix rauque, j'ai que c'est ton frère qui nous a volés.

—Qui ? Morinval !

—Oui, lui. Tout s'explique, à présent. Ainsi que l'a pensé M. Carmelet, le prétendu accident dont j'étais victime est le prétexte dont on s'est servi pour t'éloigner, et pendant que, désolée, tu courais à ma recherche, Morinval, ou plutôt des scélérats payés par lui, car il est trop adroit pour se compromettre, s'introduisaient ici pour s'emparer de ce papier.

—Allons donc ! Est-ce que c'est possible ?

—Tu doutes encore ? fit Raphael. Mais regarde donc autour de toi ! C'est dans les tiroirs qu'on a commencé de fouiller, c'est le secrétaire qu'on a plus spécialement visité. Vois cette liasse de papiers épars, tout grands ouverts...

—Mais pour chercher dans ce fauteuil il a fallu...

—Parbleu ! N'ai-je pas eu la sottise de raconter à Morinval comment ce reçu était tombé entre mes mains, dans quel meuble et à quel endroit précis je l'avais trouvé ?

Soudain il se redressa.

—Oh ! mais il ne sera pas dit que je me laisserai dépouiller ainsi, s'écria-t-il avec une sourde colère, et je vais...

Il se dirigea vers la porte :

—Où vas-tu ? demanda sa mère effrayée.

—Chez le commissaire de police.

—Et tu accuseras ton oncle, mon propre frère !

—Je l'accuserai, répondit résolument Raphael.

—Non, tu ne feras pas cela ! s'écria la pauvre femme épouvantée, en se jetant devant la porte pour lui barrer le passage.

—Et non seulement je l'accuserai, mais j'invoquerai le témoignage d'Adolphe Martin. C'est en sa présence que j'ai trouvé ce papier ; il m'aidera à confondre le misérable.

—Mon fils ! mon enfant ! je t'en conjure ! supplia sa mère en se traînant à ses genoux.

—Rien, je n'écoute rien, dit Raphael, qui voulut passer outre.

Au même moment, on frappa à la porte de la chambre.

Raphael l'ouvrit brusquement et reconnut Adolphe.

—Ah ! c'est le ciel qui vous envoie, mon ami, s'écria-t-il.

—Tiens ! fit le bossu, à qui le désordre de cette pièce sauta aux yeux. Qu'est-ce que vous faites donc ? Vous déménagez ?

Sans lui rien expliquer, Raphael prit Adolphe par la main et l'emmena en face du fauteuil. Naturellement les regards du bossu se portèrent immédiatement sur le compartiment secret qu'ils avaient découvert l'avant-veille.

—Tiens ! vous l'avez brisé ! fit-il. Vous n'avez donc pas pu retrouver le bouton du ressort ?

—Ce n'est pas moi qui l'ai brisé, répondit Raphael.

—Qui donc ?

—Ah ! si je le savais !...

—Mais le reçu, vous l'avez ? demanda Adolphe, très intrigué.

—Le reçu, on me l'a volé ! dit Raphael avec véhémence. Oui, reprit-il, en voyant que le bossu l'interrogeait des yeux et paraissait douter de ce qu'il disait, oui, volé, mon cher !

Puis, s'interrompant brusquement :

—Etiez-vous chez vous, il y a une ou deux heures ?

—Non, je rentre à l'instant pour déjeuner.

—Alors, vous ne pouvez me fournir aucun indice, dit Raphael avec découragement ; mais vous ne refuserez pas, je l'espère, de témoigner devant le commissaire de police que vous avez vu, tenu, lu, le papier qu'on m'a dérobé.

Adolphe hésita un instant.

—Vous ne répondez pas ? fit le jeune ouvrier.

—J'en témoignerai, répondit enfin le bossu. Mais, un mot, je vous prie : vous venez de dire que ce vol est l'œuvre d'un misérable ; vous le connaissez donc ?

—Sans doute.

—Et c'est ?...

—Que vous importe le nom ? dit Raphael avec colère. Mais au fait, reprit-il aussitôt, vous le connaissez également ; vous êtes connu de lui !

—Moi ?

—J'en suis sûr. Déjà, l'autre jour, j'avais cru remarquer en vous quelque chose comme du trouble et du malaise, quand la signature qui figurait sur ce papier vous est tombée sous les yeux, et hier, lorsque je suis allé sottement chez cet homme, que je voulais épargner, lorsque je lui ai raconté par quel enchaînement de hasards ce reçu était en mon pouvoir, lorsqu'enfin j'ai prononcé le nom de Marianne Martin, le vôtre, je l'ai vu, de son côté, se troubler, pâlir. Il m'a adressé sur votre mère, sur vous-même, des questions...

—C'est donc Morinval ? demanda vivement Adolphe.

—Vous voyez bien que vous le connaissez ! s'écria Raphael triomphant.

—De nom, c'est vrai ; mais je ne l'ai jamais vu, je vous le jure !

—Tant mieux, alors ! car vous n'aurez pas pour l'accuser les scrupules que ma mère éprouve et cherche à me faire partager.

—Madame votre mère a donc des raisons pour le ménager ?

—Si elle en a !... C'est son propre frère.

—Et moi, fit le bossu avec une excessive agitation, c'est moi père !

—Que dites-vous ?

—Oh ! reprit Adolphe avec un accent de profonde amertume, je sais ce que je dis. C'est bien du même misérable qu'il s'agit. Celui qui trompe une pauvre fille et qui l'abandonne avec son enfant, celui qui refuse de rendre le dépôt qu'on lui a confié est bien homme à commettre le crime dont vous l'accusez.

—Mais alors, vous ne pouvez pas témoigner contre lui ! Ce serait un sacrilège ! fit observer madame Desarceaux.

—Un sacrilège ! ricana le bossu : mais vous ne savez donc pas que, sans une ruse qui pèse à ma conscience comme un remords, je n'aurais jamais su son nom ?

—Comment !

—Ah ! c'est qu'en voyant souffrir et dépérir lentement ma pauvre mère, en remarquant avec quel soin elle évitait de me parler de mon père, j'avais deviné que cet homme, dont elle me cachait même le nom, était la cause de toutes ses souffrances, et je l'avais pris en haine. Je voulais venger la sainte femme ; mais elle, pieuse et clémentine jusqu'au bout, refusa, même à son lit de mort, de me nommer ce Morinval. Bien plus, comme par un reste de fétichisme, elle avait conservé sept ou huit lettres de lui, et comme elle ne voulait pas que ces lettres m'apprirent plus tard ce qu'elle m'avait laissé ignorer, elle m'ordonna de les prendre et de les brûler. Je profitai de sa faiblesse pour y substituer un vieux journal auquel je mis le feu, et je conservai ces lettres. Je les ai là, sur moi, depuis ce jour, elles ne me quittent pas. Si vous doutez de ma parole, je puis vous les montrer...

—C'est inutile, répondit Raphael, je vous crois, mon ami.

—Donc, continua Adolphe, c'est grâce à ces lettres, déloyalement acquises, il est vrai, que j'ai su le nom d'un homme que je rougirais d'appeler mon père. Aussi en présence même du cadavre de ma mère, je ne renonçai pas à mes idées de

vengeance. Je m'étais promis, au contraire, de châtier cet homme, si sa vie n'avait pas racheté la cruauté dont il était coupable envers Marianne. Et ce projet était si profondément ancré dans mon esprit, que, sur le champ, je me mis à sa recherche. Oui, je vous ai dit que j'étais allé chez un parent pendant cette absence de huit jours que j'ai faite. Je vous ai menti. Je m'informai de lui à son ancienne adresse et j'appris qu'il s'était retiré dans les environs de Paris. Le hasard me mit sur sa trace; je le découvris à Croissy. Le premier individu que j'interrogeai était précisément un ouvrier qui travaillait chez lui. A l'entendre, Morinval était le meilleur et le plus généreux de tous les maîtres! Je poursuivis mon enquête, je me rendis chez tous les entrepreneurs, chez tous les marchands... partout la même réponse:

—M. Morinval? Oh! quel homme! Comme il est riche! Comme il paie!

Au dire de ces gens-là, Morinval était la crème de toutes les vertus, le phénix de la considération. J'avoue que ces renseignements, non seulement me surprirent, mais me firent momentanément renoncer à la vengeance que je nourrissais. Cependant j'avais peine à les croire, je me promettais de fouiller plus avant dans sa vie.

—Et vous la connaissez à présent? demanda Raphael.

—Je ne la connais pas toute, mais j'en sais assez pour que ma haine s'augmente de toutes les infamies que je vois amoncelées sur mon chemin.

—Y pensez-vous! fit vivement madame Desarceaux.

—Est-ce vous qui prendrez sa défense, madame? Vous, que, depuis sept ans, je vois reléguée dans ce bouge, sans autre ressource que le travail de votre fils? Et ce Morinval est votre frère! Et il possède des millions! Et il vous laisse croupir dans cette indigence, quand il n'avait qu'à vous tendre la main pour vous rendre la position que vous occupiez autrefois! Allons donc! J'y vois clair à présent dans le passé de cet homme. L'histoire du baron de Savenay que m'a contée Raphael, l'intérêt que m'inspire sa fille, la reconnaissance que j'ai pour vous, tout m'autorise à vous dire ceci: Comptez sur moi.

—Merci, fit Raphael en lui serrant les mains avec effusion.

Puis il raconta alors dans tous ses détails la démarche qu'il avait tentée la veille à Croissy, et la singulière visite que sa mère avait reçue le matin.

—C'est clair, fit Adolphe. On a éloigné madame Desarceaux, et c'est pendant son absence que le vol a été commis.

A ces mots, il s'approcha du fauteuil et en visita l'accoudoir avec une minutieuse attention.

—C'est avec un ciseau que le ressort a été forcé, dit-il. Et remarquez que l'indication était bien précise, car l'accoudoir de gauche n'est pas même effleuré. Ah! ajouta-t-il en continuant ses investigations, le ciseau s'est cassé, en voici la pointe... Tiens! qu'est-ce que cela?

Il venait de pousser du pied un corps dur, qu'il ramassa et qu'il montra à Raphael. C'était un méchant couteau de poche, dont la lame était ébréchée en plusieurs endroits, dont le manche, en os jadis blanc, avait revêtu une teinte jaunâtre et témoignait d'un long usage.

Raphael et sa mère se rapprochèrent curieusement.

—Ce couteau est-il à vous? demanda Adolphe.

—Non, répondit Raphael.

—Alors, il est sans doute à l'un des coquins qui se sont fauflés chez vous...

—En effet, dit madame Desarceaux très intriguée, c'est probable.

—Et il a certainement servi à remplacer le ciseau brisé, puisque la lame est ébréchée dans toute sa longueur, fit observer le bossu.

Pendant ce temps Raphael examinait cet outil vulgaire, le tournait et le retournait dans tous les sens.

—Tiens! s'écria-t-il, il y a un nom sur le manche.

Ce fut au tour d'Adolphe de se rapprocher.

—Oui, dit-il, ce nom a été gravé avec la pointe d'un canif

ou d'un autre couteau, car les lettres sont d'une irrégularité, presque indéchiffirable.

—C'est égal, grâce à la poussière qui remplit les creux, je crois qu'il serait possible... Voyez, fit Raphael épelant, B-o-u, bou t-e, te, l-e...

Il s'arrêta.

—Les deux dernières lettres sont illisibles, dit-il. Cependant l'avant dernière paraît être un *n* ou un *u*; quant à la dernière, est-ce un *x*, est-ce une croix? Je ne sais pas trop...

Adolphe était devenu pâle et tremblait légèrement.

Fort heureusement pour lui, le jeune ouvrier était tellement absorbé par l'examen auquel il se livrait, qu'il ne s'en aperçut pas.

—Décidément, fit-il, je crois que l'avant-dernière est un *u* et la dernière un *x*, car de cette façon le nom me paraît complet: *Bou-te-leux*, lut-il en appuyant sur chaque syllabe.

En même temps, il montra du doigt au bossu les lettres gravées sur le manche du couteau.

—Enfin! soupira-t-il joyeusement, voilà un indice, une pièce de conviction! Nous connaissons à présent le nom d'un des misérables qui se sont introduits ici! Espérons que, quand nous aurons déposé cette preuve entre les mains du commissaire de police, il n'aura pas de peine à découvrir le coupable.

On juge de l'état dans lequel se trouvait Adolphe. Comment! c'était Bouteleux qui avait volé le reçu! Et il serait arrêté! Et il ferait des révélations! A tout prix, il fallait écarter ce danger.

Aussi, comme il avait eu le temps de se remettre un peu de sa surprise, il affecta, à partir de ce moment, la plus grande indifférence.

—Ainsi, dit Adolphe, vous avez toujours l'intention de vous rendre chez le commissaire de police?

—Sans doute. Ne venez-vous pas de promettre très-formellement de m'y accompagner?

—Et je suis toujours prêt à tenir ma parole; mais, en toutes choses, il faut agir avec discernement. Vous pourriez regretter plus tard la trop grande précipitation avec laquelle...

—Que voulez-vous dire? interrompit le jeune homme, étonné de ce brusque changement.

—Ecoute, conseilla sa mère, enchantée de cet incident, M. Martin a peut-être quelque heureuse inspiration.

—Je ne prétends pas cela, fit le bossu. Cependant, je vous avoue qu'à votre place j'y regarderais à deux fois. Laissez-moi d'abord vous faire remarquer que Morinval est votre oncle.

—Eh! il s'agit bien de cela! répliqua vivement Raphael.

—Je sais bien que cette parenté n'excuse rien, se hâta d'ajouter Adolphe, et je le comprends si bien que je suis disposé à vous seconde.

Mais ce n'est pas sans arrière-pensée, je ne vous le cache pas. Depuis que j'ai réfléchi à la gravité de la déposition que nous allons faire; je sens que mon courage a faibli. A quoi faut-il attribuer ce changement? Quelle influence inexplicable exerce sur moi ce titre de père, qu'en dépit de ce que cet homme a fait, je ne saurais lui contester?

Je ne m'en rends pas compte, mais cela est, je ne m'en défends pas. Mais ce n'est pas de moi qu'il est question, c'est de vous. Songez-y bien, mon cher, vous êtes sans fortune, sans avenir, dirai-je presque, puisque vous n'aurez pas économisé avant dix ou quinze ans la somme nécessaire pour fonder une maison.

Ainsi vous êtes condamné à vivre de votre travail, c'est-à-dire que vous vous fermez irrévocablement toute autre carrière que celle de tourneur.

—Ce n'est que trop vrai! hélas! gémit madame Desarceaux.

—Vous n'avez qu'un moyen de vous arracher à cette galère, poursuivit Adolphe, fort de cet encouragement, c'est votre oncle. Oh! je vois bien que ces considérations répugnent à vos instincts généreux, mais croyez-vous qu'en ce monde on fasse toujours ce qu'on veut?

—C'est ce que je lui disais, monsieur! fit madame Desarceaux, ravie de son côté de trouver un appui.

—Eh! je ne l'ignore pas plus que vous, répondit Raphael

avec humeur ; mais en la circonstance actuelle, il m'est impossible d'écouter la voix de l'intérêt. Quoi que vous disiez, quoi que vous fassiez, nous ne pouvons pas sortir de là : nous avons été volés, ou plutôt c'est le baron qui a été volé. S'il ne s'agissait que de nous, je consentirais peut-être à ne pas porter plainte ; mais il s'agit de M. de Savenay, et, en pareil cas, silence équivaut à complicité.

—Non, répliqua vivement le bossu, si l'on parvient par un moyen quelconque à rentrer en possession de l'objet volé.

Un moyen quelconque ? fit Raphaël avec mépris. Me croyez-vous donc capable de recourir aux mêmes expédients que Morinval ?

—Certainement non. Vous savez bien que telle n'est pas ma pensée, mais répondez-moi franchement : si vous étiez chez Morinval, et si vous trouviez sur son bureau le titre qu'il vous a dérobé, le prendriez-vous ?

—Assurément, dit Raphaël.

—Eh bien ! mon cher, ce n'est pas autre chose que je vous propose. Oui, je ferais de cette affaire, une affaire d'amour-propre, je ne voudrais pas m'être laissé jouer si maladroitement, je n'aurais ni repos ni joie avant d'être rentré en possession de mon reçu.

—Oui ; mais il faudrait employer des moyens qui répugneront toujours à mon caractère, à ma loyauté.

—Qu'à cela ne tienne, proposa Adolphe ; voulez-vous que je m'en charge ?

—Vous ?

—Oui. Accordez-moi trois jours, pas davantage.

Madame Desarceaux commençait à bien augurer du dénouement de cette affaire. Raphaël n'était pas convaincu, mais il était ébranlé.

—Ecoutez, reprit le bossu. De deux choses l'une : ou Morinval a gardé le reçu, et dans ce cas il y a moyen de le lui reprendre, ou il l'a déchiré, et dans ce cas, l'action que vous aurez intentée n'aboutira qu'à un déshonneur stérile. Est-il vrai ?

—Je ne dis pas le contraire, mais...

—Eh bien ! laissez-moi la chance de la première hypothèse ; voulez-vous ? Si le reçu a été anéanti ou si j'échoue, vous avez toujours la ressource de porter plainte. Trois jours, pensez donc ! je ne vous demande que trois jours ! M. de Savenay attendra bien dix-huit ans et trois jours.

—Voyons, supplia madame Desarceaux, ce que t'offre M. Adolphe est bien raisonnable...

—Eh bien soit ! consentit Raphaël, vaincu par tant d'insistance ; mais je vous prévins que, passé ce délai...

—Je viens me mettre à vos ordres, dit le bossu.

—Et je te rends ta liberté, ajouta madame Desarceaux.

—Maintenant que nous sommes d'accord, fit Adolphe soulagé d'un poids énorme, ayez la bonté, madame, de répondre aux deux ou trois questions que je vais vous poser.

—Je vous écoute, dit-elle avec attention.

—C'est vers sept heures que cet inconnu s'est présenté chez vous ?

—Oui, monsieur.

—Le trouble où vous a jeté la fausse nouvelle qu'il apportait vous a-t-il permis de remarquer ses traits, sa taille, son costume ?

—Certes, c'est un homme de quarante ans environ, pas de barbe, cheveux châtain, yeux noirs, nez mince, bouche pincée, menton pointu, taille moyenne. Il portait un pantalon de drap gris, une blouse bleue, un chapeau de feutre et des souliers couverts de poussière.

—C'est Ginglard ! pensa le bossu.

Puis il répondit à haute voix :

—Merci, madame. Ces renseignements peuvent nous être utiles, quoique pour le moment ils n'aient pas grande valeur. En effet, rien ne prouve que le nom inscrit sur le manche du reçu soit celui de l'individu qui s'est présenté : ce n'est même pas probable ; ensuite le reçu n'est plus, ou ne sera plus dans quelques minutes entre les mains de ces gens-là. Si je

ne me trompe, ils ont dû s'arranger de manière à prendre le train de neuf heures et demie. Or, il est dix heures passées, donc ils sont arrivés à Croissy et entrent à l'instant même, ou vont entrer chez Morinval.

—Oh ! fit involontairement Raphaël, s'il était possible...

—Oui, dit le bossu qui comprit sa pensée, mais il faudrait avoir des ailes, et nous n'en n'avons pas.

—Hélas ! soupira Raphaël.

—Ainsi, donnez-moi carte blanche, continua Adolphe. Demain, aujourd'hui, peut-être, je vous rapporterai ce titre, ou je mourrai à la peine ; je vous en donne ma parole d'honneur ! Mais de votre côté, n'oubliez pas que vous m'avez accordé trois jours !

Sur cette dernière recommandation, il sortit.

Maintenant qu'il était seul, il ne pouvait se faire illusion : ses camarades avaient été mécontents des résultats négatifs de leur dernière expédition. Il avait remarqué l'arrière-pensée avec laquelle on avait accueilli ses dénégations, en présence de l'assertion formulée par l'Amadou. Dès lors, n'était-il pas possible que Bouteleux, et Ginglard eussent pris la résolution de contrôler par eux-mêmes les affirmations de leur président ?

Non seulement c'était possible, mais c'était probable, puisqu'ils étaient allés à Croissy. Mais comment, après avoir trouvé la demeure de Morinval, étaient-ils entrés en relations avec lui et s'étaient-ils faits ses alliés ?

Préoccupé de cette question, le bossu se rendit en courant à la gare Saint-Lazare, et partit à dix heures trente-cinq minutes pour Croissy. A onze heures, il était arrivé.

Il longea l'avenue de tilleuls, et atteignit bientôt l'angle du mur qui entourait la propriété de Morinval.

Là, il se blottit derrière une haie d'épines, car il venait d'apercevoir deux hommes qui se promenaient de long en large sur le chemin de halage. Une fois abrité derrière ce retranchement, il avança la tête et risqua un œil.

C'était Ginglard et l'Amadou. Ils attendaient Bouteleux, qui était allé porter à Morinval le précieux reçu.

En effet, au bout de dix minutes, Adolphe vit Bouteleux sortir et rejoindre ses camarades. Il tenait à la main des papiers qu'il agitait triomphalement.

—Ah ! mes enfants, quelle nocé ! disait Bouteleux de sa voix enrouée. Regardez-moi un peu ces chiffons de papier-là ! Et nous qui n'en avions jamais vu de semblables que derrière la vitrine des changeurs.

—Donne, fit Ginglard, qui tendit avidement la main.

Ils s'arrêtèrent à dix pas du bossu, Bouteleux mouilla son doigt et se mit à feuilleter les billets de banque.

—Un, deux, trois, compta Bouteleux en remettant les billets à Ginglard.

Il en remit un nombre égal à l'Amadou, en glissa autant dans sa poche.

—Quant à celui-ci, dit-il, nous le partagerons quand nous aurons payé le déjeuner que nous allons faire. Ah ! mes enfants, quelle culotte ! ajouta-t-il.

—Et vite, filons sur Paris, fit Ginglard, qui prit les devants.

Adolphe fut sur le point de se montrer ; mais à quoi l'aurait avancé une pareille démonstration à présent que le reçu était entre les mains de Morinval ? Pour le moment, il savait tout ce qu'il voulait savoir : c'est que les trois écumeurs avaient touché dix mille francs pour exécuter ce coup hardi.

—Les imbéciles ! murmura-t-il en haussant les épaules.

Dès qu'il les vit s'engager sous l'avenue de tilleuls qui conduisait au chemin de fer, il s'esquiva par une autre route, gagna la station, y arriva avant eux et put facilement se cacher dans les dépendances du bâtiment.

Bientôt après le train entra en gare. Il laissa monter les trois écumeurs et se plaça dans un autre wagon. Puis la locomotive siffla et se mit en route vers Paris. Cette fois il n'était pas difficile au bossu de se perdre dans la foule.

Il suivit donc sans être vu ceux aux pas de qui il s'attachait. Ils remontèrent la rue d'Amsterdam, entrèrent chez un marchand de vin traiteur qui fait le coin de la grande rue des

Batignolles et du boulevard. Adolphe s'arrôta et se gratta l'oreille.

Que devait-il faire à présent ? Il hésitait. Sûr que les trois coquins s'attablaient devant un copieux déjeuner et qu'ils ne quitteraient pas de sitôt la maison, il réfléchit longuement avant de prendre un parti. Enfin il entra chez le traiteur.

Au milieu des tables encombrées, il n'eut pas de peine à découvrir Bouteleux, Ginglard et l'Amadou, qui déjà faisaient honneur à une très appétissante entre-côte.

Il s'avança vers eux, sans affectation, en ayant l'air de chercher une place vide.

—Tiens ! vous ici ! s'écria-t-il en frappant sur l'épaule de Bouteleux. En voilà un hasard ! Et moi qui allais chez vous !

Bouteleux et Ginglard habitaient, en effet, un garni de la rue Sainte-Thérèse.

En apercevant Adolphe, ils échangèrent un coup d'œil significatif, mais ils dissimulèrent leur surprise derrière une joie admirablement imitée.

—Tiens ! te voilà ! Ah bien ! en voilà une sévère ! Qu'est-ce que tu viens faire ici ? s'écria Bouteleux.

—Mais je viens faire comme vous, je viens déjeuner.

—Ah ! comme ça se trouve ! Alors, mets-toi là ; quand il y en a pour trois, il y en a pour quatre. D'ailleurs, ne t'inquiète pas, c'est moi qui régale.

Sans se faire prier davantage, le bossu s'assit à la table de ses camarades.

Quand il eut donné au déjeuner une accolade sérieuse, Bouteleux reprit d'un air défiant, qu'il s'efforçait en vain de cacher sous une indifférence dédaigneuse :

—Tu disais donc que tu allais chez nous ?

—Oui.

—Pourquoi faire ?

—Pour vous annoncer que demain, à dix heures, il y aura réunion des écumeurs.

—Ah ! fit Ginglard en relevant la tête. Pourquoi demain ? Ce n'est pas le jour.

—Je le sais, mais j'aurai prévenu ce soir les écumeurs présents à Paris, et il faut absolument que la réunion ait lieu demain.

—Et de quoi s'agit-il, sans indiscrétion ? demanda Bouteleux.

—Ah ! tu es trop curieux, mon cher. Cependant je ne te chercherai pas que c'est d'une affaire magnifique.

—Et qui concerne encore cet introuvable Morinval ? ricana Bouteleux avec impudence.

—Lui ou un autre, qu'importe ? répondit évasivement le bossu, pourvu que l'affaire soit bonne.

—Bah ! fit Ginglard affriandé. A quel chiffre se monte-t-elle donc à peu près ?

—A cinquante mille francs au moins.

—Et elle est sûre ? demanda l'Amadou.

—Infaillible.

—Diable ! mais c'est alors splendide ! s'écria Ginglard.

—Ainsi je puis compter sur vous ? fit Adolphe en se levant de table.

—Comme si nous y étions déjà, répondit l'Amadou.

—Et le lieu du rendez-vous ? toujours le même ? interrogea Bouteleux.

—Non, il est prudent d'en changer. Ce sera, si vous le voulez bien, à la demi-lune de Courbevoie. . .

—Au bout de l'avenue et du pont de Neuilly, bon ! je vais ça d'ici, dit Ginglard. A dix heures, nous y serons.

—Si par hasard vous rencontrez les camarades, recommanda Adolphe, ne manquez pas de les en prévenir. Moi, je vais me mettre à leur recherche, et si j'ai autant de chance avec eux qu'avec vous, ma tournée sera bientôt faite.

A ces mots, il s'éloigna. Il arpenta Paris dans tous les sens ce jour-là. Décidément la fortune lui souriait, car il trouva successivement chez eux tous ceux qu'il voulait voir.

Le lendemain, il était le premier au rendez-vous.

Depuis un quart d'heure, il avait vu se grouper autour de

lui six écumeurs. Seuls, Bouteleux, Ginglard et l'Amadou manquaient à l'appel. Aussi Adolphe commençait à trembler. Il connaissait assez ces trois drôles pour savoir que tant qu'ils auraient de l'argent en poche, il serait difficile de les utiliser. C'est précisément pour triompher de cette insouciance, qu'il leur avait fait entrevoir la certitude de gagner sans danger une somme plus considérable encore que celle dont ils étaient possesseurs.

Ce procédé lui réussit. A dix heures un quart, les trois retardataires firent sur la demi-lune une entrée bruyante. On voyait qu'ils avaient bien déjeuné.

Adolphe se leva alors et se dirigea vers la gauche, c'est-à-dire vers la route qui conduit à Rueil, Bougival et Marly. Les écumeurs le suivirent à distance.

Enfin il aperçut sur la droite un bouquet d'arbres dont l'ombre épaisse se projetait sur un champ de luzerne. Il descendit le talus de la route, et s'étendit paresseusement sous les peupliers.

Au bout de dix minutes, les écumeurs l'avaient rejoint. La réunion était au complet.

—Messieurs, commença le bossu, je vous ai parlé hier d'une magnifique opération à exécuter, je vous la développerai tout à l'heure ; mais auparavant, j'ai à vous entretenir d'une affaire plus grave. Il s'agit d'une infraction à nos règlements, d'une désobéissance formelle aux volontés et aux ordres de votre président. Eh bien ! je vous le demande, est-ce d'une autorité illusoire que vous m'avez affublé, ou voulez-vous toujours me continuer la direction de votre Société ?

—Comment ! mais certainement ! Qui a donc désobéi à vos ordres ? Nommez-le. Vous êtes notre président.

Toutes ces interpellations se croisèrent à la fois avec une vivacité qui témoignait de la bonne volonté dont les écumeurs étaient animés, et de la confiance qu'ils avaient dans celui qu'ils avaient choisi.

—Ainsi, reprit Adolphe, sans dissimuler la joie que ces protestations lui causaient, vous promettez encore de m'obéir, d'exécuter mes ordres, quels qu'ils soient ?

—Nous le jurons ! Comptez sur nous !

—Alors même, insista le bossu, que tout le monde ici ne serait pas de mon avis et qu'une minorité rebelle essayerait de résister. . .

—Faudrait voir ça, dit Clef-des-Cœurs, en retroussant ses manches.

—On leur ferait leur affaire, fit Gringalet.

—Eh bien ! vous vous souvenez de la campagne que nous avons faite, ces jours derniers. . .

—A la poursuite d'un introuvable Morinval, dit Clef-des-Cœurs avec humeur. Je crois bien !

—Je vous avais annoncé que je n'avais rien découvert, malgré le renseignement que l'Amadou avait recueilli à Bougival.

—C'était pourtant bien vrai, affirma Gringalet ; j'y étais.

—C'était si vrai que l'Amadou avait raison et que Morinval demeure à Croissy, fit le bossu. Vous vous demandez pourquoi je ne vous l'ai pas annoncé, l'autre jour, n'est-ce pas ? Je vais vous le dire : c'est que Morinval est une riche proie, et que je craignais d'exciter les appétits des plus gourmands, avant d'avoir entièrement préparé le coup que je cherchais à exécuter. Oui, je vous ai menti, car si quelques-uns d'entre vous avaient agi pour leur propre compte, et s'ils n'avaient tiré de Morinval qu'une dizaine de mille francs, ils auraient été dupes d'un coquin encore plus roué qu'eux. Donc si je vous cachais la demeure de Morinval, c'était par mesure de prudence.

Bouteleux, Ginglard et l'Amadou se regardèrent. Comment ! Ils auraient été joués par Morinval.

—J'avais gagement fait, continua le bossu, car, savez-vous ce qui est arrivé ?

—Non, fit curieusement Clef-des-Cœurs.

—Il est arrivé ceci : c'est qu'à mon insu, sans votre coopération, contre toutes les lois de la Société, trois d'entre vous

ont tenté le coup de main que j'avais projeté, et qu'ils en ont retiré une misérable somme de dix mille francs qu'ils se sont partagés. Ainsi, non seulement ils ont désobéi à mes ordres, mais ils vous ont frustrés de la part qui vous revenait dans cette affaire.

—Par exemple ! s'écrièrent à la fois tous les écumeurs.

Seuls, Bouteleux, Ginglard et l'Amadou courbèrent la tête. Mais il était facile de lire sur leur visage la stupefaction à laquelle ils étaient en proie. Comment ce diable de bossu était-il si bien au courant de ce qu'ils avaient fait ?

Adolphe jouissait de son triomphe.

—Oui, messieurs, poursuivit-il en s'adressant à ses camarades indignés, vous avez été volés par des membres de la Société ! Ah ! vous ne me croyez pas encore ? ajouta-t-il, en désignant du geste le groupe formé par les trois coupables. Eh bien ! regardez de ce côté. Voyez la surprise de Bouteleux, la fureur de l'Amadou, l'ahurissement de Ginglard, et demandez-leur si je vous ai menti.

—Qu'est-ce que cette blague-là ? essaya de nier Bouteleux, quand il se vit si brusquement démasqué.

—Surveillez-moi bien ces trois hommes-là, ordonna sévèrement Adolphe. Ils ont sur eux dix mille francs qui vous appartiennent.

II

LA REVANCHE DU BOSSU

Les écumeurs ne se firent pas prier. Bouteleux, Ginglard et l'Amadou furent promptement entourés.

—Bouteleux essaya encore de nier, fit le bossu en souriant avec pitié. Demandez-lui donc où il a ébréché et perdu ce couteau, sur le manche duquel son nom est inscrit en toutes lettres ?

Et il montra le couteau qu'il avait ramassé chez Raphaël.

Cette fois, Bouteleux demeura pétrifié.

—Demandez-lui, continua le président, ce qu'il faisait hier matin, en compagnie de Ginglard, rue de Venise, numéro 7, au troisième étage. Demandez-lui encore ce qu'il faisait à Croissy, chez Morinval, d'où il sortait avec dix billets de mille francs ? Il les a partagés, c'est vrai, avec Ginglard et l'Amadou, et sur-le-champ, je le reconnais ; mais avec vous, ces trois hommes ont-ils partagé ?

Pour le coup, les trois coupables étaient anéantis.

—Vous le voyez, fit Adolphe, ils n'essayent plus de nier, cette fois. Eh bien ! messieurs, prononcez : le sort de ces trois hommes est entre vos mains. Quelle peine ont-ils méritée ?

—Mais, d'abord la restitution des dix mille francs, se hâta de proposer Gringalet.

—Et l'exclusion de la Société, ajouta Clef-des-Cœurs.

—A moins qu'ils ne veuillent jouer du couteau, fit résolument l'Ecureuil, en sortant de sa poche un véritable yatagan. Aussitôt les autres écumeurs imitèrent ce mouvement et se mirent sur la défensive.

Mais, effrayés par le nombre et redoutant la fureur de leurs camarades, les trois coupables n'opposèrent aucune résistance.

—Allons ! ordonna brièvement le président, la main à la poche, si vous ne voulez pas qu'on vous fouille !

—Mais nous aurons notre part tout de même... hasarda Ginglard qui, le premier, fit acte d'obéissance.

—Non-seulement vous aurez votre part, répondit le bossu, mais j'obtiens de ces messieurs un pardon complet, si vous faites preuve de bonne volonté.

—Et nous serons de l'expédition que vous nous avez annoncée ? demanda l'Amadou qui se reprit à espérer.

—Oui, mais à une condition.

—Laquelle ? dit Bouteleux.

—C'est que vous me direz comment vous êtes entré en relations avec Morinval. Dame ! se défendit Adolphe, je ne puis pas être partout. Et cependant je vous défie de m'accuser de négligence, car je vous en ai sauvé d'une belle !... Savez-vous que M. Desarceaux se rendait déjà chez le commis-

saire de police ? Savez-vous qu'avec le couteau de Bouteleux, le signalement de Ginglard, les dépenses que vous commenciez à faire, il n'aurait pas fallu plus de quarante huit heures pour vous arrêter, pour arrêter tous ceux qui m'écoutent ? Eh bien ! j'ai empêché tout cela moi ! Il me semble que cela mérito bien un peu de confiance.

Cette rapide énumération avait fait frissonner les écumeurs. A dater de ce moment, le bossu était réellement leur maître.

—Eh ! mon Dieu ! c'est bon, grogna Bouteleux, on va le partager, cet argent.

A ces mots, ainsi que l'avait fait Ginglard, il remit au président la somme dont il était porteur.

L'Amadou s'exécuta à son tour en soupirant.

—Maintenant, parlez, dit le bossu. Comment avez-vous engagé l'affaire avec Morinval ?

Ce fut Ginglard qui prit la parole et qui raconta ce qui s'était passé.

—Ainsi, fit Adolphe avec mépris, vous vous êtes courbés tous les trois devant le canon d'un pistolet qui n'était peut-être pas chargé ! Eh bien ! non-seulement vous êtes des lâches, mais, vous êtes des imbéciles. Oui des imbéciles. Quoi ! on vous signale un reçu de quatre cent mille francs, vous avez la peine de le prendre, vous risquez votre liberté, la nôtre, et vous cédez ce reçu pour dix mille francs à un homme qui est deux fois millionnaire !

Les trois coupables se taisaient. Ils commençaient à comprendre que le bossu avait raison.

—Eh bien ! continua Adolphe, j'y mettrai de l'amour-propre pour nous. Il ne sera pas dit que dix hommes comme nous ont été joués par un coquin. Je veux réparer vos maladresses. Voyons, dit-il à Bouteleux, c'est toi, qui es allé chez Morinval hier matin en arrivant de Paris, n'est-ce pas ?

—Oui, c'est moi.

—C'est toi qui lui a remis le reçu que tu rapportais ?

—C'est encore moi.

—Eh bien ! qu'en a-t-il fait de ce reçu ? L'a-t-il déchiré ? L'a-t-il brûlé ?

—Ni l'un, ni l'autre.

—Ah ! dit vivement Adolphe, soulagé d'un grand poids ; tu as donc vu ce qu'il en faisait ?

—Parbleu ! je ne suis pas si bête que tu veux bien le dire. J'ai des yeux, c'est pour m'en servir.

—Alors qu'as-tu vu ?

—Quand je lui ai donné son reçu, à cet homme, il a sauté dessus comme la misère sur le pauvre monde. Il a tiré de sa poche un trousseau de clefs et il est allé ouvrir un cartonnier qui se trouvait là. Alors il a pris un carton sur lequel il y avait un S, il en sortit un dossier, sur la couverture duquel il y avait écrit en grosses lettres : " le baron de Savenay contre Morinval ; il a ouvert le dossier, il a percé un petit trou avec un poinçon dans le coin du reçu, et il l'a enfilé dans une petite ficelle rouge qui attachait déjà d'autres papiers. Après ça, il a glissé le dossier dans le carton, remis le carton dans le meuble, l'a refermé à clef, et est revenu à moi fredonnant un petit air.

—Eh bien ! que faites-vous là ? m'a-t-il demandé. Vous êtes payé, allez-vous-en !

—Le fait est, continua Bouteleux, que je ne sais pas trop ce que je faisais là. Je lui ai donné un grand coup de casquette et je suis parti.

—Alors, tout n'est pas perdu ! s'écria Adolphe, nous pouvons encore nous sortir de ce mauvais pas, reprendre à Morinval le reçu qu'il possède, et pour le punir de nous avoir joués, nous lui faisons grâce de la vie qu'en échange de cinquante mille francs.

—Et quand exécuterons-nous ce plan-là ? interrogea l'Ecureuil.

—Répondez vous-mêmes. J'ai obtenu trois jours de Raphaël Desarceaux. Hier, le premier jour, j'ai perdu mon temps à vous chercher ; aujourd'hui, second jour, nous discutons ; demain, troisième jour, il faut que je tienne ma parole ou nous sommes perdus.

Vous aurez une chance de gagner une prime à partir du 12 Avril 1888.

—Diable! mais c'est cette nuit même, qu'il faut nous mot-trer en campagne! s'écria Ginglard.

—Soit! ce sera pour cette nuit, dit le bossu. Du reste, cela se trouve à merveille; nous sommes à moitié chemin de Chatou et par conséquent de Croissy. Donc, gagnons Bougival, passons le reste de la journée dans l'île, mangeons tranquillement une matelote à l'heure du dîner, et ce soir, nous prendrons d'assaut, si c'est nécessaire, la maison de Morinval. Bouteleux, Ginglard et l'Amadou connaissent les êtres; ils nous serviront de guides.

Les écumeurs se divisèrent en groupes de deux ou trois personnages et s'espacèrent le long de la route. Au bout de trois quarts d'heure ils étaient à Rueil, au bout d'une autre demi-heure ils avaient atteint Bougival. Une fois abrités par les arbres touffus qui couvrent l'île de Croissy, les uns poursuivirent leur promenade, les autres se livrèrent aux douceurs du repos.

Enfin, vers dix heures du soir, conduits par Bouteleux et Ginglard, qui avaient pris les devants, les écumeurs se trouvèrent réunis devant la petite porte qui s'ouvrait sur le parc de la propriété.

Pendant qu'Adolphe déployait tant d'activité pour échapper à la dénonciation dont la bande des écumeurs était menacée, Raphaël vivait au milieu des transes les plus cruelles. Il tremblait que Berthe ne livrât à son père le secret qu'il lui avait confié dans un moment d'expansion pour ainsi dire involontaire.

Quant à M. de Savenay, il ignorait tout. Il était toujours aussi triste, et en apparence, aussi froid; mais l'avenir de sa fille le tourmentait chaque jour davantage. Cependant, depuis la veille, il voyait sa fille si gaie, si franchement heureuse, que, sans s'expliquer ce changement, il crut devoir le mettre à profit.

Un peu avant de se mettre à table, il donna l'ordre à Marguerite de mettre trois couverts.

Berthe se trouvait là.

—Trois couverts? répéta-t-elle. Vous attendez donc quelqu'un à dîner?

—Oui.

—Et vous ne m'avez pas prévenue!

—Oh! ce quelqu'un là n'est personne. Il est de mes meilleurs amis.

—Qui est-ce donc? interrogea-t-elle le front couvert d'un léger nuage.

—C'est M. de Tallerin.

—Ah! fit Berthe, qui devint pensive. Vous avez invité M. de Tallerin...

—Oui... N'est-ce pas tout simple?

—Assurément, répondit la jeune fille; mais je tiens à ce qu'il soit bien convenu d'avance que la présence de M. de Tallerin ne cache aucun piège.

—Et quel piège veux-tu qu'elle cache? De Tallerin ne s'est mis sur les rangs d'épouseur que par amitié pour toi et moi. Quel autre grief as-tu donc à lui reprocher? Prends-y bien garde, mon enfant! A force de témoigner tant d'hostilité au plus loyal gentilhomme qui existe, tu pourrais me faire croire...

Il s'arrêta et hocha gravement la tête.

—Quoi donc? demanda Berthe avec vivacité.

—Que tu as pour un autre un peu plus d'indulgence qu'il ne conviendrait à ton âge.

—A mon âge! fit Berthe avec impatience. Oh! tous les pères sont bien les mêmes. Quel âge croyez-vous donc que j'aie? Ne m'avez-vous pas dit vous-même que j'étais bonne à marier?

—Tu y songes donc? demanda le baron étonné.

—Dame!... vous y songez bien, vous.

—Ah! fit le baron dont la voix parcourut toute la gamme de la surprise. Et tu as fixé ton choix?

La jeune fille sourit et cligna de l'œil avec espièglerie.

—Et tu l'aimes?

—Je crois que oui, répondit-elle en baissant les yeux.

Le rouge de la colère monta au front du gentilhomme. Il eut pourtant la force de se contenir.

—Décidément, je ne comprends plus, fit-il. Explique-toi plus clairement.

—Clairement... ce sera peut-être un peu difficile; mais si vous voulez, faisons un conte de fée.

Elle commença:

—Il y avait une fois un grand-vizir riche, qui avait confié sa fortune à un célèbre banquier de Samarcande. Le banquier avait donné un reçu au grand-vizir; mais un jour où celui-ci voulut réclamer ce qui lui était dû, il lui fut impossible de présenter le titre qu'il avait eu vingt fois entre les mains. Le banquier, qui était un malhonnête homme, garda l'argent et le grand-vizir fut ruiné.

Pendant longtemps il fut peu sensible à cette perte et s'en serait consolé tout à fait s'il n'avait pas eu une fille, nommée Fathma, belle comme le jour—c'est le conte de fée qui parle—et sage comme Minerve en personne. Malheureusement, avec tant de qualités, la belle et sage jeune fille ne parvenait pas à trouver un mari, et, bien qu'elle n'eût pas dix-huit ans, le grand-vizir se désolait...

—Oui, je connais cette histoire-là, dit le baron avec impatience. Où veux-tu en venir?

Berthe continua sans s'émouvoir.

—Près du grand-vizir et de la jeune fille, vivait un jeune homme nommé Mohammed, qui, lui aussi, avait occupé jadis dans le commerce de Samarcande, une belle position. Il aimait en secret la belle Fathma; mais comme il ne possédait plus rien, il n'osait pas lui avouer son amour. De sorte qu'un beau jour, sans chercher une occasion, par le plus grand des hasards, tout naturellement, presque à leur insu, ils s'aperçurent qu'ils n'étaient pas indifférents l'un à l'autre.

—Par exemple! s'écria M. de Savenay, pâle de colère.

—Attendez! je n'ai pas fini, fit Berthe avec malice.

—Alors, reprit-elle, les deux jeunes gens invoquèrent la bonne fée et la bonne fée leur apparut.

—Il y a longtemps que vous souffrez, dit-elle, mais vos épreuves vont cesser. Ce reçu, cet introuvable reçu que le grand-vizir a tant cherché, je me charge de le découvrir et de le remettre à celui que Fathma a choisi. Alors Mohammed ira trouver son père, il se jettera à ses genoux, et lui dira: "Depuis de longues années, j'aime votre fille et j'en suis aimé. Je suis pauvre comme vous, mais je vous rapporte la fortune que vous avez perdue, et je ne vous demande pour récompense que la main de celle que j'aime."

A ces mots, la bonne fée disparut dans un nuage.

—Qu'est-ce que tu me chantes-là? fit le baron en proie à une excessive agitation.

—La vérité, mon père.

—Comment! ce reçu, quelqu'un l'a donc trouvé?

—C'est la bonne fée qui le prétend.

—Et ce Mohammed, c'est...

—Vous le saurez le jour où ce conte deviendra une réalité, répondit Berthe avec le même sourire confiant.

Quant au baron, il était littéralement pétrifié.

Son impatience, sa colère, s'étaient évanouies. L'indignation qu'il avait éprouvée d'abord, en entendant tomber des lèvres de Berthe l'aveu de son amour, avait fait place à la stupéfaction, et plus encore à la curiosité.

—Voyons, fit-il avec ce geste familier aux gens qui se trouvent en face d'un mystère inexplicable, il est impossible que tu m'aies bâti ce conte sans avoir des données certaines. Tu ne te joues pas impunément de ma crédulité. Tout cela est vrai?

—Est ou sera vrai, répondit Berthe, vous verrez...

—Mais qui te l'a dit?

—Ah! j'ai promis le secret, fit-elle nettement.

—Le secret! Mais combien de temps vas-tu me laisser dans cette horrible incertitude?

—Cela ne dépend pas de moi, mais je sais que ce ne sera pas long.

—Au moins, dis-moi le nom de ce jeune homme.

—Je m'en garderai bien ! se défendit Berthe. Ce serait couper la moitié de l'effet qu'il doit produire.

Tout à coup le gentilhomme se frappa le front comme illuminé d'une idée subite.

—J'y suis ! s'écria-t-il. C'est Raphaël.

Berthe pâlit, mais elle eut la force de garder une immobilité absolue.

—N'est-ce pas ? fit le baron. C'est lui.

Même silence de la jeune fille.

—Oui, c'est lui, reprit le baron, en se levant et en marchant à grands pas. C'est dans le cabinet que je lui ai donné à réparer qu'il a trouvé ce reçu. Il n'y a pas à dire, il faut que je m'assure à l'instant...

Berthe allait s'élançer pour le retenir, lorsque le timbre de l'antichambre fit entendre un vibrement sonore. Le baron, qui avait déjà pris son chapeau, s'arrêta :

—C'est lui, murmurait-il, je distingue un pas d'homme... C'est Raphaël qui vient me rapporter...

Au même instant la porte s'ouvrit et... M. de Tallerin parut.

Le baron avait complètement oublié l'invitation qu'il lui avait faite. Berthe respira. Elle regretta ce qu'elle avait fait, mais elle était trop fille d'Eve pour garder le secret qu'elle avait promis à Raphaël. Elle n'en avait livré que la moitié, c'est vrai, mais le baron avait deviné l'autre. Que dirait Raphaël ? Cette indiscrétion allait peut-être tout gâter...

Aussi fut-elle très-aimable avec M. de Tallerin. Elle lui fit les honneurs de la maison avec une grâce que le gentilhomme ne lui connaissait pas encore. Son but était évidemment de le retenir le plus longtemps possible.

—Ce sera toujours autant de gagné, pensait-elle.

En effet, il était près de dix heures du soir, quand M. de Tallerin parla de se retirer.

Quant au baron, il endura stoïquement ce long supplice, et fit tous ses efforts pour calmer l'impatience fiévreuse qui le dévorait. Mais il ne put la contenir assez longtemps pour qu'elle passât inaperçue aux yeux de son invité.

—Mais qu'as-tu donc aujourd'hui ? lui demanda M. de Tallerin, je te trouve tout... tout chose.

—C'est vrai, répondit M. de Savenay, qui sourit à grand-peine, je ne me sens pas bien.

Enfin, vers dix heures un quart, M. de Tallerin prit congé de son hôte.

Le baron accompagna son ami jusqu'à la porte.

—Sais-tu que ta fille est adorable ? lui dit M. de Tallerin enthousiasmé. Ah ! pour peu qu'elle soit toujours ainsi, j'en deviendrai fou, parole d'honneur !

Dès qu'il se fut éloigné, M. de Savenay prit son chapeau.

—Tu sors ? lui demanda Berthe avec une indifférence parfaitement jouée.

—Sans doute.

—Où vas-tu donc ?

—Chez Raphaël.

—A dix heures et demie du soir ! mais il y a plus d'une heure que madame Desarceaux et M. Raphaël sont couchés.

—C'est juste ! fit le baron qui se laissa tomber sur son siège avec accablement, mais demain, dès le matin...

—Dès le matin, fit observer Berthe. Est-ce que c'est possible ? M. Raphaël sort de chez lui avant six heures.

—Eh bien ! j'irai à cinq heures et demie.

—Et madame Desarceaux, crois-tu qu'elle soit levée à pareille heure ? Peux-tu décemment aller réveiller cette pauvre dame à cinq heures et demie ?

—Tu as raison, j'irai à onze heures, quand il rentrera pour déjeuner.

—A la bonne heure ! dit Berthe. Et encore...

Elle avait déjà gagné huit heures. Peut-être d'ici là Raphaël viendrait-il.

Berthe ignorait quel événement imprévu avait détruit les espérances qu'elle nourrissait. Elle trouvait que Raphaël tardait beaucoup.

Quant à lui, le pauvre garçon ? à quelque heure du jour ou de la nuit qu'on fût venu pour frapper à sa porte, on aurait été certain de le trouver debout, ou tout au moins les yeux ouverts. Depuis deux nuits il n'avait pas dormi, depuis deux jours il ne vivait plus.

Quand se leva l'aurore du troisième jour, il était exténué. Et il n'avait reçu aucune nouvelle !... Le bossu aurait-il échoué ?... Le reçu était-il anéanti ?... Et Berthe... que devait-elle penser !...

Il se rendit à son atelier à l'heure ordinaire, mais ce fut plutôt pour faire acte de présence que pour travailler. M. Carmelet fut effrayé du changement qu'il remarqua chez son contre-maître.

—Ah ça ! qu'avez-vous ? dit-il. Je vous trouve le teint enflammé, les yeux rouges, la main brûlante...

—Je n'ai pas dormi, répondit Raphaël.

—Alors vous êtes malade, il faut vous soigner, mon cher.

—Bah ! cela ne sera rien. Demain j'irai mieux, fit le jeune ouvrier avec un singulier accent.

M. Carmelet ne put pas en obtenir davantage : Vers onze heures, Raphaël rentra chez lui selon sa coutume.

Son étonnement fut grand de trouver le baron de Savenay dans la chambre de sa mère.

Il eut un pressentiment de la vérité.

—Mon cher ami, lui dit le gentilhomme, je suis sur des charbons ardents. Ma fille m'a bâti hier un conte de fées, dans lequel il est question d'un jeune homme qui l'aime, qu'elle aime—nous traiterons cette question-là plus tard—mais où il est aussi question d'un certain reçu que ce jeune homme aurait retrouvé. Or, ceci m'intéresse particulièrement. Avez-vous connaissance de quelque chose de semblable ?

—Non, monsieur, balbutia Raphaël avec effort.

—Cependant, à certains indices, j'avais lieu de croire que c'était de vous qu'il s'agissait.

—Vous vous êtes trompé, monsieur, répondit le malheureux garçon, qui soutenait aussi maladroitement que possible le combat que se livraient en lui le mensonge et la vérité.

Le baron s'en aperçut.

—Pourtant, reprit-il d'une voix sévère, je m'étais figuré qu'en réparant le cabinet que je vous avais confié, vous aviez retrouvé le document important dont Berthe me révélait l'existence.

—Dans le cabinet ! fit Raphaël avec vivacité. Oh ! non, monsieur, je vous en donne ma parole d'honneur !

—Enfin, fit le baron à bout de patience, jurez-moi que ce n'est pas de vous qu'il s'agit et que ce titre n'est pas entre vos mains !

Devant cet appel décisif fait à sa loyauté, Raphaël était sans armes.

—Vous avez raison, monsieur, dit-il d'une voix rauque, je suis un misérable !

Madame Desarceaux n'avait pas fait un mouvement pendant le cours de cette conversation ; mais en voyant son fils s'humilier ainsi devant le gentilhomme, tout son orgueil de mère se révolta. Elle bondit de sa chaise, s'élança auprès de lui, le prit dans ses bras.

—Par exemple ! s'écria-t-elle indignée.

Et debout, fière, hautaine, elle fit de son corps un rempart à Raphaël, et toisa le baron d'un air de défi.

—Eh bien ! dit-elle. Quand ce serait lui ?

M. de Savenay comprit quel sentiment il venait de froisser et devina que madame Desarceaux s'opposait à toute explication sur un semblable terrain.

—Calmez-vous de grâce, madame ! reprit-il d'un ton plus doux. Je ne suis venu ici que dans le but d'obtenir des éclaircissements. Aucune mauvaise pensée ne m'anime, croyez-le bien ; mais vous sentez que rien ne peut m'intéresser davantage que le bonheur de mon enfant et l'espoir de recouvrer ma fortune.

—Vous avez raison, monsieur, dit Raphaël avec une étrange surexcitation. Mon premier devoir était de vous éclairer à

cet egard. J'ai manqué à ce devoir, et Dieu m'en punit amèrement, car aujourd'hui ce n'est plus un misérable homme d'affaire, c'est moi qui vous ai dépouillé de votre fortune.

—Que dites-vous ? fit le baron d'une voix étranglée.

—Oui, monsieur, ce document que j'avais retrouvé, je me le suis laissé voler !

Ce dernier coup était au-dessus des forces du gentilhomme. Il étendit les bras, chancela et tomba foudroyé.

Cet accident n'était pas fait pour calmer la surexcitation à laquelle Raphael et sa mère elle-même étaient en proie.

Mais déjà madame Desarceaux s'était empressée autour du baron, avait dénoué sa cravate, et imprégnait de vinaigre ses mains, ses tempes, son visage. M. de Savenay ne faisait pas un mouvement. Par un singulier retour des choses d'ici-bas, il gisait dans ce même fauteuil sur lequel son père était mort dix-neuf ans plus tôt. Ce meuble était-il donc prédestiné ?

Raphael n'eut pas la patience d'assister immobile à cette scène. Malgré les soins que sa mère prodiguait au baron, il se précipita hors de la chambre pour aller chercher un médecin.

Un quart d'heure après, lorsqu'il revint accompagné du docteur. M. de Savenay avait ouvert les yeux et reprenait connaissance. Grâce à l'intervention du médecin, à l'activité de Raphael, le gentilhomme recouvra enfin l'usage de ses facultés.

Il congédia le docteur et demeura silencieux, comme pour mieux rentrer en possession de lui-même.

Raphael l'observait d'un œil inquiet.

Madame Desarceaux se taisait. Elle paraissait insensible à l'accident dont le baron avait été victime et, maintenant qu'il avait repris ses sens, s'était assise à l'autre bout de la chambre.

—Pardonnez-moi, dit enfin M. de Savenay. Excusez le spectacle ridicule que je vous ai donné, et causons sans aigreur, comme il convient entre gens que les mêmes revers ont éprouvés, qui se comprennent, et surtout qui s'estiment.

Ce début eut pour effet immédiat de désarmer la colère de madame Desarceaux. Elle comprit en effet, ce que le baron avait dû souffrir !

Quant à Raphael, qui s'attendait à des récriminations, il fut touché de la résignation avec laquelle le gentilhomme acceptait cette seconde ruine.

—Mais tout n'est pas perdu, mon cher monsieur, s'empressa-t-il de répondre. C'est aujourd'hui, ce soir même, qu'expire le délai qu'on m'a demandé.

Le baron tressaillit.

—Allons, dit-il avec incrédulité, n'essayez plus de me donner le change, mon ami. Vous avez vu l'effet qu'une fausse joie a produit sur moi.

—Aussi serais-je désolé de provoquer une nouvelle crise, répondit Raphael, mais il faut bien que je vous fasse part de ce qui est arrivé et que je justifie le silence que j'ai gardé.

À ces mots, avec une grande lucidité, il raconta à M. de Savenay comment, pour respecter l'honneur et les susceptibilités de madame Desarceaux, il avait tenté auprès de Morinval une démarche conciliatrice, et de quelle façon Morinval y avait répondu. Enfin, il lui apprit ce qu'était Adolphe Martin, et comment le bossu s'était engagé à lui rapporter le reçu ou à déposer contre son père.

Le gentilhomme était atterré.

—Non, dit-il, en secouant tristement la tête, ne nous bercez plus de chimeriques espérances. Déjà ma ruine a amené la vôtre, je ne veux pas vous ruiner une fois de plus pour essayer de recouvrer une fortune illusoire.

—Quant à cela, mon cher monsieur, répliqua vivement Raphael, vous me permettrez d'être le seul juge de ma conduite. D'ailleurs, nous n'en sommes pas encore là. Nous avons encore douze heures avant l'expiration du délai que j'ai accordé. Peut-être d'ici-là qu'Adolphe aura tenu sa promesse.

—Vous y croyez donc ? fit le baron avec amertume.

—Pourquoi pas ?

—Mais de quels moyens voulez-vous que dispose ce pauvre diable ?

—Je l'ignore, mais je ne désespère pas encore.

Le gentilhomme allait répliquer, quand madame Desarceaux lui imposa silence d'un geste et prêta l'oreille.

Il lui semblait entendre dans la rue le roulement d'une voiture qui s'arrêtait devant la maison. Elle s'était approchée de la porte de l'escalier et avait pénétré l'oreille.

—Mais, oui, fit-elle, je ne me trompe pas... on monte...

Raphael et M. de Savenay écoutèrent à leur tour.

En effet, en entendait distinctement dans l'escalier des pas lourds, semblables au piétinement d'hommes qui portent un fardeau. Ces pas se rapprochaient. Bientôt ils résonnèrent sur le palier.

Curieuse d'en connaître la cause, madame Desarceaux ouvrit la porte.

Un spectacle étrange frappa les yeux du baron et de Raphael.

Deux hommes vêtus de blouses, la casquette et le chapeau profondément enfoncés sur les yeux, tenaient dans leurs bras l'un par la tête, l'autre par les pieds, le corps inerte d'un homme qu'ils portaient avec de grandes précautions.

Adolphe s'écria Raphael. C'est Adolphe !

Mais madame Desarceaux, qui était près de la porte, n'avait vu qu'une chose, qu'un homme. C'était un de ceux qui portaient le bossu.

Elle se précipita sur lui et le saisit au collet.

—C'est lui ! s'écria-t-elle de son côté. C'est mon voleur d'avant-hier.

À son tour, Raphael allait se jeter sur lui, quand Adolphe se redressa. Il était d'une pâleur effrayante.

—De grâce, taisez-vous ! fit-il d'une voix affaiblie.

À ces mots, il tira de sa poche un papier, qu'il tendit à Raphael.

—Voici votre reçu, dit-il.

Et pendant que le jeune ouvrier courait vers la fenêtre pour le voir au grand jour et s'assurer que le bossu ne l'avait pas trompé, celui-ci s'adressa à ceux qui le soutenaient.

—Encore un étage, dit-il avec effort. Fermez cette porte et montons.

Ginglard, car c'était bien lui que madame Desarceaux avait pris au collet, tira la porte aussitôt, aidé de son camarade Bouteleux, il escalada les degrés avec une surprenante agilité.

La mère de Raphael, moins préoccupée que son fils et M. de Savenay du papier que le bossu venait de leur remettre, ne perdait rien de ce qui se passait au-dessus d'elle. Elle distingua donc le grincement de la porte qui s'ouvrait et entendit les hommes qui accompagnaient Adolphe se diriger vers le lit. Un nouveau piétinement parvint à son oreille. Elle pensa qu'on déshabillait et qu'on couchait le bossu. Puis, presque aussitôt, retentit dans l'escalier un fracas épouvantable. C'étaient ces deux hommes qui redescendaient, ou plutôt qui dégringolaient les marches avec une rapidité vertigineuse.

Au bout d'une minute ils étaient dans la rue, et un profond silence régna dans la maison.

Alors elle se rapprocha du baron, dont les yeux étincelaient d'une joie immense.

—C'est bien lui, disait-il d'une voix étranglée, tandis que le papier tremblait entre ses mains fiévreuses, je le reconnais ! C'est mon reçu !

Raphael était enchanté, mais il était encore plus préoccupé.

—De quelle façon ce diable d'Adolphe a-t-il pu reprendre ce titre à Morinval ? pensait-il.

—Vous m'excuserez, mes amis, fit le gentilhomme ; mais vous sentez combien j'ai hâte d'apprendre à Berthe cette heureuse nouvelle ! Ce soir nous nous reverrons. Vous me ferez bien l'honneur, j'espère, de venir dîner tous les deux à la maison. Quant à ce pauvre garçon, je reviendrai le voir, assurément, et le remercier de ce qu'il a fait pour moi. En attendant, ayez la bonté de lui annoncer qu'à dater de ce jour il peut compter sur une pension viagère de douze cents francs.

En prononçant ces phrases décousues, M. de Savenay pres

sait les mains de Raphael et de sa mère, tenant toujours ouvert le titre qu'il ne se lassait pas de contempler.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria tout à coup Raphael.

— Quoi donc ? demanda madame Desarceaux.

Il étendit le bras, et du doigt, montra le papier que le baron tenait à la main. Dans les mouvements de joie désordonnée du gentilhomme, le papier s'était replié, et on distinguait à l'envers une tache d'un rouge vif, large comme une pièce de deux francs.

— Mais, c'est du sang ! fit Raphael épouvanté, après l'avoir examinée avec attention.

IV

A QUEL PRIX LE BOSSU AVAIT TENU SA PROMESSE

Le baron et madame Desarceaux jetèrent les yeux sur la tache que Raphael leur avait signalée.

— En effet..., dirent-ils à la fois, c'est bien du sang ! Et voyez, ajouta le gentilhomme, on dirait qu'il a pénétré ce papier à travers une étoffe dont on distingue presque la trame.

— Mais alors c'est Adolphe qui est blessé ? fit Raphael, puisqu'il est revenu en voiture et porté par deux hommes.

— Je vous laisse tirer cette affaire-là au clair, dit le gentilhomme. Dans tous les cas, si le pauvre diable est blessé, je me charge d'acquitter tous les frais.

A ces mots, M. de Savenay qui, depuis dix minutes ne demandait qu'à s'en aller, se dirigea vers la porte.

— A ce soir, dit-il, je vous attends.

Madame Desarceaux balbutia quelques paroles pour décliner l'invitation qui lui était adressée.

— Non, non, je ne vous écoute pas, interrompit le baron. D'ailleurs, nous avons à causer de bien d'autres choses encore. Ainsi je compte sur vous.

Il serra une dernière fois la main de Raphael et s'éloigna.

Au moment où il ouvrait la porte, il fut obligé de s'effacer pour laisser passer quelqu'un qui montait.

— Tiens ! c'est vous, docteur ! fit-il avec étonnement. Vous le voyez, je n'ai plus besoin de vous. On vient de me donner un cordial qui m'a remis pour longtemps, ajouta-t-il gnalement.

— Aussi n'est-ce pas pour vous, que je reviens, répondit le docteur, c'est pour un voisin.

J'aime mieux cela, riposta le baron avant de disparaître.

Le médecin allait passer outre, quand Raphael l'arrêta.

— Pardon, docteur, dit-il ; M. Martin est blessé, n'est-ce pas ?

— Oui. Un homme que je n'ai jamais vu est venu chez moi tout à l'heure et m'a dit que M. Martin me faisait appeler sur le champ. Je lui ai demandé de quoi il s'agissait, il m'a répondu que c'était d'une blessure d'arme à feu.

— Y a-t-il inconvénient à ce que je vous accompagne ? Vous le savez, je suis assez lié avec Adolphe. Et puis, je ne vous le cache pas, cette blessure reçue par lui dans les circonstances actuelles, m'intéresse particulièrement.

— Venez, dit le docteur, je n'y vois pas d'inconvénient.

Raphael le suivit et ils pénétrèrent ensemble dans la chambre d'Adolphe Martin.

Le bossu était couché. Il dormait ou paraissait dormir, car il avait les yeux fermés et ne fit aucun mouvement lorsque le médecin et l'ouvrier s'approchèrent.

Au chevet de son lit, sur une chaise, avaient été jetés en désordre les vêtements dont il était couvert. La chemise était tachée d'une large tache de sang ; la doublure du gilet en était également imprégnée. Raphael s'expliqua alors comment le reçu qui se trouvait dans la poche du gilet avait été maculé.

Pendant qu'il se livrait à cet examen rapide le docteur s'était avancé vers le blessé.

Raphael releva la tête juste à temps pour surprendre sur le visage du médecin une expression d'assez mauvais augure.

— Cet homme ne dort pas, dit-il, il est évanoui. Le pouls ne bat presque plus, la respiration est courte, irrégulière, oppressée ; le siège de la blessure est à la poitrine et le poumon doit être attaqué.

Alors il écarta la chemise d'Adolphe.

— Voyez, ajouta-t-il en montrant un trou presque imperceptible à la hauteur du sein gauche, la blessure a été faite par une arme à feu, et probablement par un revolver.

— Alors la blessure est grave ?

— Si grave que l'on ne peut pas même essayer d'extraire la balle. Celui de mes confrères qui a posé le premier appareil a été certainement de mon avis, puisqu'il ne l'a pas tenté.

— Mais cet homme est-il condamné ?

— Sans appel. La mort peut tarder à venir un jour, deux jours peut-être, mais pas davantage.

— Et rien ne peut le sauver ? demanda Raphael ému.

— Rien, répondit le docteur.

Aussitôt il se mit à l'œuvre, posa sur la blessure un nouvel appareil et chercha à ranimer le patient.

Au bout de quelques minutes, Adolphe ouvrit enfin les yeux. Pourtant il ne reconnut pas immédiatement ceux qui l'entouraient, car il promena dans la chambre un regard errant. Puis la mémoire lui revint. Il sourit à Raphael d'un air triste et résigné.

— Ah ! c'est vous docteur, dit-il d'une voix affaiblie. Après la mère, le fils, n'est-ce pas ? C'est logique.

— Allons ! du silence, recommanda le médecin. Je vous défends de parler.

— Je comprends, répliqua doucement le bossu, mais impossible, monsieur. J'ai quelques dispositions à prendre, quelques explications à fournir avant de mourir. Il faut que vous me donniez la force qui me manque pour remplir ces deux devoirs.

— Non, non, ne comptez pas sur moi, se défendit vivement le médecin.

— Docteur, insista Adolphe, ne me refusez pas cette grâce. Vous ne voulez pas m'empêcher de mettre ordre à mes affaires, de mourir tranquille.

— Soit ! fit le médecin avec une feinte bonhomie. Il ne faut jamais contrarier les malades. Je vous donnerai ce que vous désirez, mais vous me promettez d'être sage, de ne pas abuser de la permission ?

— N'ayez crainte, docteur, fit le blessé avec un sourire étrange, je n'irai pas au-delà de ce que je puis faire.

— Bien, je reviendrai vous voir dans la journée. D'ici à dix minutes, le pharmacien vous enverra la potion que je vais faire préparer. Vous en prendrez une cuillerée tous les quarts d'heure, tant que vous parlerez, et une cuillerée d'heure en heure quand vous serez tranquille. Vous m'avez bien compris ?

— Parfaitement.

Cette courte conversation avait fatigué Adolphe. Sa voix avait faibli, sa respiration était oppressée.

Lorsque le docteur fut parti, Raphael s'assit au chevet du blessé.

— Je vais prier ma mère d'aller vous chercher une garde-malade, dit le jeune homme. Ne vous inquiétez de rien, si vous n'avez pas d'argent, j'en ai, vous me rendrez cela plus tard...

— J'ai six mille francs dans la poche droite de mon gilet, fit le bossu. Prenez-les et veuillez les garder. Plus tard je vous dirai ce qu'il en faudra faire, si vous consentez à vous en charger.

— Six mille francs ! murmura Raphael étonné.

Comme s'il se refusait à y croire, il fouilla rapidement dans la poche du gilet. Elle contenait, en effet, six billets de banque de mille francs.

— Alors soyez assez bon pour en rester dépositaire et permettez-moi de reposer jusqu'à ce que le pharmacien soit arrivé.

— C'est ce que j'allais vous proposer, dit Raphael.

Il descendit, pria sa mère d'aller chercher une sœur à la communauté la plus proche et remonta dès que le pharmacien eut apporté la potion que le docteur avait commandée.

Il reprit au chevet d'Adolphe la place qu'il avait quittée et versa au blessé une première cuillerée.

Aussitôt, et comme par enchantement le teint pâle se colora, les yeux éteints se ranimèrent.

— Ah ! cela va mieux, fit-il avec un soupir de soulagement.

— Mais enfin que s'est-il passé ? demanda Raphael. Qui vous a fait cette blessure ?

— C'est Morinval, votre oncle.

— Que dites-vous ! s'écria Raphael. Mais Morinval est votre père ! Vous me l'avez affirmé du moins.

— Je vous ai dit la vérité, mon cher monsieur.

Raphael tressaillit d'horreur.

— Écoutez-moi avec la plus grande attention, commença le bossu. Ne vous étonnez de rien ; ne m'interrompez pas, ne me questionnez pas ; cela ne ferait que retarder le dénouement du récit que j'ai à vous faire, et je n'aurais peut-être pas la force d'aller jusqu'au bout.

— Je vous le promets, dit Raphael.

Or, voici ce que, dans un langage imagé, à travers des défaillances passagères, le bossu raconta :

Pour recouvrer ce document important, il avait, on l'a vu, l'intention d'employer les mêmes hommes qui avaient servi Morinval.

Bouteleux exécuta donc pour les écumeurs exactement la manœuvre qu'il avait faite pour son propre compte. Il les introduisit par la petite porte du jardin, leur assigna les postes qu'ils devaient occuper et se mit lui-même en observation.

Pendant ces préparatifs préliminaires, Adolphe ne l'avait pas quitté d'une semelle.

Lorsque Bouteleux vit s'éteindre, les unes après les autres, les lumières de la maison, une particularité le frappa : il n'avait pas vu s'éclairer la chambre occupée par le domestique de Morinval à l'étage supérieur. Cet homme était-il absent ? Couchait-il dans un cabinet à proximité de son maître ? A tout hasard, il fallait redoubler de précautions. Fort heureusement on se trouvait en nombre, cette fois.

Enfin, à un signal donné, Ginglard se mit en mesure de frayer une issue aux écumeurs pour pénétrer dans la maison. Ce ne fut pas à la fenêtre du cabinet qu'il s'attaqua, ce fut à celle du salon. En moins d'un quart d'heure la difficulté était vaincue, sans obstacle et presque sans bruit.

Bouteleux avait décrit au bossu la topographie de la maison. La question se résumait donc à ceci : lorsqu'il entendrait du bruit dans son cabinet, Morinval y descendrait-il par l'escalier dérobé ou par la porte qui communiquait avec le salon ? Le plus sûr était de garder les deux issues.

Il plaça donc deux hommes de chaque côté de ces deux portes.

— Faites-vous aussi plats que possible, recommanda-t-il. Dès que Morinval paraîtra, les deux hommes de gauche le prendront par un bras, les deux hommes de droite le prendront par l'autre, et vous le désarmerez avant qu'il ait eu le temps de faire un mouvement.

Aussitôt que ces huit hommes furent placés, Adolphe alluma une bougie et inventoria le mobilier. Ce ne fut pas la caisse qui la première attira ses regards, ce fut le cartonnier.

— Est-ce là le meuble que tu m'as signalé ? demanda-t-il à Bouteleux.

— C'est bien lui.

— Alors, fais sauter la serrure de ce meuble comme tu pourras. Toute précaution est inutile. Au contraire, plus tu feras de bruit, mieux cela vaudra : il faut que Morinval descende.

Bouteleux s'exécuta sur-le-champ. Il introduisit son ciseau dans la jointure et l'enfonça. En guise de marteau, il avait pris un presse-papier en bronze, monté sur une plaque de marbre noir. Chacun des coups qu'il portait retentissait dans le silence de la nuit.

Grâce à ce procédé, il eut bientôt fait sauter la gâche de la serrure. Alors il ouvrit le cartonnier, il s'empara du carton qu'il avait désigné et le porta sur le bureau.

Adolphe s'était installé dans le grand fauteuil.

Il saisit le carton, choisit le dossier que Bouteleux lui avait

désigné et souleva la chemise. La première pièce qui lui tomba sous les yeux fut le reçu de Morinval.

Adolphe dénoua le fil auquel il était attaché, fit main basse sur le titre et le glissa dans la poche de son gilet.

— Maintenant, dit-il, l'essentiel est fait.

A peine avait-il prononcé ces paroles, que la porte de l'escalier dérobé s'ouvrit précipitamment et que Morinval parut.

Du premier coup d'œil il vit un homme assis devant son bureau, il aperçut le carton blanc, le dossier en désordre et devina ce qui s'était passé.

— Ah ! misérable ! s'écria-t-il.

En même temps, il voulut s'élançer, le revolver au poing ; mais les quatre hommes qui étaient collés le long du mur et qu'il n'avait pas vus se jetèrent sur lui. A la tête de ce groupe se trouvait Clef-des-Cœurs.

Malgré la brusquerie de cette attaque, Morinval essaya de se défendre. Il laissa tomber la lampe qu'il portait de la main gauche et engagea une lutte désespérée. Les écumeurs ne parvinrent pas à le contenir immédiatement. Leur unique souci était de se tenir hors de portée du revolver dont il était armé et dont ils voulaient s'emparer.

Pendant le combat un coup partit. Morinval avait-il eu le temps de viser ? Fut-ce le hasard qui guida la balle ? On ne s'occupait pas alors d'éclaircir ce point obscur. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Adolphe porta la main à sa poitrine.

— Touché ! cria-t-il, tandis que son visage trahissait une profonde douleur.

Au moment même où il poussait ce cri de détresse, Morinval était désarmé.

Furieux de l'accident dont le président avait été victime, Clef-des-Cœurs secoua vigoureusement son prisonnier, et l'amena devant le bureau. Tous les écumeurs se précipitèrent à la fois sur Morinval.

Clef-des-Cœurs l'avait accroupi sur une chaise et se tenait debout à côté de lui, armé à son tour du pistolet qu'il lui avait arraché. En voyant que le bossu était blessé, il posa le canon du revolver sur la tête de Morinval.

— Faut-il ?... demanda-t-il à Adolphe, en posant son doigt sur la détente.

— Pas encore, répondit le bossu.

Il avait pris son mouchoir et l'avait tamponné sur la plaie pour arrêter l'épanchement du sang.

— Monsieur, dit-il à Morinval, je ne suis venu ici que pour faire un acte de justice. Ce reçu que vous aviez volé, je tenais à vous le reprendre. Il est dans ma poche. Je n'aurais donc rien de plus à vous demander, si je ne trouvais également juste de dédommager les pauvres diables qui m'entourent de la peine qu'ils ont prise...

— Me reprendre ce reçu ! interrompit l'avocat. De quel droit ?

— Du droit que vous avez employé vous-même : celui du plus fort.

— Mais ce titre est à moi ! Il y a plus de quinze ans que je l'ai remboursé : ce n'est pas un acte de justice, c'est un vol que vous commettez !

— Vous savez bien que vous mentez, monsieur. Je vais vous le prouver. Je suis, — je ne dirai pas l'ami de M. Raphael Desarceaux, ce serait me faire trop d'honneur, — mais je lui suis dévoué. Or, c'est en ma présence qu'il a trouvé ce reçu, il me l'a montré, je l'ai vu et lu, je sais qu'il fondait sur ce chiffon de papier de grandes espérances. Quand j'ai été témoin de sa douleur, j'ai résolu de réparer le mal que vous lui aviez causé et je suis venu.

— Peste ! quel dévouement ! fit Morinval d'un ton railleur.

— Vous l'avez dit, monsieur. Je n'ai eu au monde qu'un amour : celui de ma mère. Pour lui venir en aide, pour lui épargner les privations, pour adoucir sa misère, j'ai tout fait. Malheureusement, je n'ai pas pu y arriver. Sans le secours de madame Desarceaux, sans la générosité de M. Raphael, je n'aurais pas pu reculer, comme je l'ai fait à force de soins, l'instant fatal où ma pauvre mère épuisée a rendu l'âme. Raillez tant que vous voudrez, monsieur, je suis ainsi.

Mais l'avocat ne raillait plus. Son visage était devenu grave et reflétait une inquiétude visible. Ce que venait de lui dire Adolphe lui rappelait ce que lui avait conté Raphael au sujet de certain bossu qui habitait sa maison.

—Qui donc êtes-vous ? demanda-t-il en tremblant.

—Je n'ai aucune raison de vous le cacher, monsieur, je me nomme Adolphe Martin.

Pour tout le monde, la situation était bien claire. Le bossu avait raconté aux écumeurs l'histoire de Marianne et de son fils. Ils n'ignoraient donc plus rien. Adolphe se trouvait pour la première fois en présence de son père ! Et c'était son père qui l'avait frappé !

Tout d'abord, en voyant le bossu impassible sur son fauteuil, répondant avec beaucoup de sang-froid aux perfidies de



Quenès, le fiancé de Marthe Sacavin.

—Vous êtes le fils de Marianne ! cria Morinval d'une voix étranglée.

—Oui, monsieur, répondit le bossu, en affectant le plus grand calme.

Morinval essaya de se lever ; mais la main de fer de Clef-des-Cœurs s'appesantit sur lui et le cloua sur sa chaise. Alors il laissa tomber son front dans sa main et se voila le visage.

Morinval, on avait pensé que sa blessure était légère ; mais à mesure que la conversation s'avancait, son visage se couvrait d'une pâleur de plus en plus effrayante.

Tout à coup, on le vit s'affaïsser dans le fauteuil.

—Un verre d'eau... murmura-t-il d'une voix éteinte.

Morinval voulut encore se lever, mais Clef-des-Cœurs ne lui en laissa pas le temps.

—Un instant, mon petit père ! dit-il en le couchant en joue, vous êtes responsable de ce qui va se passer, ne bougez pas, croyez-moi, ou, foi de joli garçon, je vous fais sauter le caisson !

L'avocat demeura immobile.

—C'est bien, dit-il. Que l'un de vous monte dans ma chambre : Il y trouvera sur la table de nuit de quoi faire un verre d'eau sucré.

Adolphe s'était évanoui. Cependant Bouteleux, qui s'était élancé vers l'escalier dérobé, s'arrêta court.

—Mais va donc ? fit Clef-des-Cœurs. A la moindre alerte, je casse la tête à monsieur, et tout est dit.

Cette promesse éloquentement encouragea Bouteleux. Il franchit l'escalier et revint bientôt, portant un verre d'eau, qu'il approcha des lèvres du blessé. En même temps, il avait sorti de sa poche un horrible mouchoir à carreaux, qu'il avait imbibé d'eau et avec lequel il baignait les tempes du bossu.

Cette sensation de fraîcheur fit ouvrir les yeux à Adolphe. Il avala le verre d'eau sucrée que lui tendait Bouteleux et se redressa.

—Si je vous ai donné mon nom, monsieur, reprit-il, c'est que je ne crains pas que vous en abusiez. Divulguer les moyens que nous avons employés pour nous procurer le reçu que vous aviez dérobé, ce serait vous accuser vous-même, puisque nous serions forcés de raconter comment il était tombé en votre pouvoir. Donc parlons d'autre chose.

Je vous ai dit que je voulais que ces pauvres gens fussent indemnisés du mal que votre mauvaise foi leur a donné. J'y tiens essentiellement et j'estime qu'une somme de cinquante mille francs n'est pas exagérée.

—Cinquante mille francs ! fit l'avocat stupéfait.

—Ni plus ni moins, monsieur, dit fermement Adolphe.

—Par exemple ! ricana Morinval.

—Clef-des-Cœurs ! appela le bossu. Dis bien à monsieur que s'il n'ouvre pas sa caisse à l'instant pour nous compter la somme que j'exige, tu vas lui brûler la cervelle.

L'ordre était précis et formulé d'une voix claire.

—Comment ! fit l'avocat. C'est vous ! vous le fils de Marianne ! qui m'adressez une pareille menace ?

—Pourquoi pas ?

—Mais vous le savez bien.

—Je ne sais rien. Je ne vous connais pas. Faites bien attention, monsieur ! Au premier signe de moi, Clef-des-Cœurs fera feu. Décidez-vous.

Morinval et les écumeurs eux-mêmes étaient interdits et quelque peu effrayés. Tant de froide résolution les déconcertait.

—C'est bien, dit sèchement l'avocat, je cède à la violence.

A ces mots, il se dirigea vers sa caisse, accompagné de Clef-des-Cœurs, qui lui servait obstinément de garde du corps.

—Il est heureux pour moi que j'aie touché mes revenus aujourd'hui même, murmurait-il, sans cela...

—Oh ! je me serais contenté d'un bon sur votre banquier, répondit Adolphe.

Mais déjà l'avocat revenait vers lui, les deux mains pleines de billets de banque et de rouleaux d'or.

—Comptez, dit-il.

Le bossu compta.

—Monsieur, dit-il, il y a sept mille francs de trop.

Et il repoussa sur un coin du bureau la somme qu'il venait de désigner.

L'avocat saisit les billets et les jeta dans sa caisse, qu'il referma.

—Maintenant, fit le bossu, nous allons nous retirer.

Il voulut se lever, mais il chancela et étendit les bras comme un homme ivre. Bouteleux et Ginglard s'empressèrent de le soutenir.

Il s'inclina alors devant Morinval, toujours aussi froidement que s'il se fût agi d'un étranger, et se retira, porté par ses deux compagnons, soutenu par sa volonté plutôt que par ses forces défaillantes.

L'avocat le laissa partir, sans faire un geste, vaincu par un accablement intraduisible. Son fils ! Cette façon de chef de bandits, c'était son fils !

Quant à Adolphe, sans se préoccuper des sentiments étranges qui animaient son père, il gagna Chatou avec beaucoup de difficulté. Mais là, il lui fut impossible d'aller plus loin.

—Je meurs ! gémit-il, en s'évanouissant de nouveau dans les bras de Ginglard et de Bouteleux.

Ceux-ci frappèrent à la porte d'une auberge qui se trouvait sur la route de Saint-Germain et déposèrent le blessé dans une chambre. Clef-des-Cœurs alla chercher un médecin. Il lui raconta qu'un de leurs amis venait de se blesser avec son revolver et qu'il avait perdu déjà deux fois connaissance.

Le docteur accourut, déclara que l'état du blessé était désespéré, et que par conséquent il ne fallait pas songer à le transporter. Mais, dès que fut posé le premier appareil, le blessé, qui avait repris ses sens, protesta énergiquement contre cette décision, et voulut retourner à Paris, au domicile qu'il indiqua. Après avoir procédé au partage de la somme que lui avait donnée Morinval, il congédia ses compagnons, et ne garda auprès de lui que Bouteleux et Ginglard.

L'un d'eux alla chercher une voiture, qui s'achemina lentement vers Paris. Mais tous ces pas, toutes ces démarches, tous ces évanouissements avaient fait perdre un temps précieux.

Il était midi quand le bossu arrivait chez lui !

Ainsi qu'il l'avait expressément recommandé à Raphael, celui-ci n'avait interrompu par aucune question le récit qu'Adolphe venait de lui faire. D'ailleurs, cette véritable confession avait anéanti les forces du blessé. Il s'était renversé sur son oreiller dans un état effrayant de faiblesse. Raphael le contemplait en silence. Ainsi s'expliquait pour lui le mystère qui pesait sur les relations de l'ouvrier relieur avec l'imaginaire patron Durand. Durand, c'était la bande des Ecumeurs de rivières ! Les secours qu'il faisait parvenir si discrètement à Marianne par l'intermédiaire de son fils, c'était le fruit du vol ! Et tout le monde y avait ajouté foi ! Et seul, peut-être, Raphael avait pressenti cette douloureuse vérité.

Que devait-il faire ? Fallait-il abandonner ce malheureux au sort qui lui était réservé ? C'était impossible. Le service qu'Adolphe lui avait rendu, service que le pauvre diable allait peut-être payer de sa vie, était trop important pour que Raphael s'arrêtât à de semblables scrupules. Il résolut donc de sauver d'abord l'infortuné et ensuite de l'arracher à la vie périlleuse qu'il avait menée.

Il s'empressa autour de lui, le ranima à l'aide de la potion que le docteur avait fait préparer et lui prescrivit un silence absolu ; mais le blessé était dans un état d'indécible agitation.

—Eh quoi ! fit-il. Après les aveux que vous venez de recevoir, vous ne me repoussez pas ?

—Non, répondit Raphael. Il y a dans votre passé deux choses qui vous méritent le pardon à mes yeux : l'amour que vous ressentiez pour votre mère et le danger que vous avez bravé pour moi. Avec de pareils sentiments, j'ai ne désespère pas encore de votre avenir. Ce qui m'étonne le plus, je ne vous le cache pas, c'est que, bon et courageux comme vous l'êtes certainement, vous vous soyez laissé glisser sur la pente fatale où je vous arrête aujourd'hui. Mais vous ne serez plus exposé à ce danger. A dater d'aujourd'hui, je suis chargé de vous le dire, M. de Savenay vous servira une pension viagère de douze cents francs. Si vous désirez vous établir, fonder un atelier de relieur, je tâcherai de vous faire donner le capital, et j'y parviendrai, je l'espère. Tenez, je dîne chez lui ce soir. Voulez-vous que je lui en parle ?

Le blessé poussa un profond soupir de regret.

—Ah ! c'est dommage ! murmura-t-il.

—Allons ! fit Raphael, voilà que vous vous laissez encore envahir par ce découragement qui vous a perdu ! Ne vous dé-moralisez pas ainsi, morbleu ! Vous n'êtes pas encore mort.

—Non, mais je n'en vaud guère mieux, balbutia Adolphe à bout de forces et d'haleine.

Sa tête retomba lourdement sur l'oreiller : sa respiration

difficile, saccadée, ressemblait à un déchirement. Ses yeux se cernaient d'un cercle noirâtre, son nez se pinçait, ses traits se décomposaient, son visage se couvrait d'une teinte livide.

Raphael, les yeux agrandis par la frayeur, assistait à ce dépérissement rapide.

Il allait prodiguer de nouveaux soins à ce pauvre diable, lorsque sa mère entra, accompagnée de la sœur qu'elle était allé chercher. Ils installèrent cette digne fille auprès du bossu, après lui avoir indiqué les soins que le docteur avait ordonnés et après lui avoir laissé par écrit son adresse, pour le cas où l'état du malade empirerait.

Raphael descendit alors et put donner à sa mère l'explication des événements dont elle avait été témoin depuis quelques jours.

— Seulement, ajouta-t-il, souviens-toi que c'est la confession d'un mourant que j'ai reçue et que son secret ne nous appartient pas—à moins que la justice ne nous en demande compte après sa mort. Jusque-là, même aux yeux du baron, nous ignorons ce qui s'est passé.

Madame Desarceaux comprit la justesse de cette recommandation et s'engagea au secret le plus absolu.

A cinq heures et demie, avant de se rendre chez M. de Savenay, Raphael entra chez le bossu.

Le docteur était venu, avait prescrit de nouveaux remèdes, et avait annoncé qu'il reviendrait dans la soirée. Adolphe n'allait pas mieux. Il ne parlait plus. Sa respiration n'était plus qu'un cri rauque, pénible à entendre.

La sœur de charité avait ouvert son livre. Raphael y jeta les yeux et frissonna. En tête de la page il avait lu : " Prière pour les agonisants."

Il redescendit en toute hâte, offrit son bras à sa mère et partit.

En toute autre circonstance, cette invitation eût été pour lui une véritable fête. Aussi, à mesure qu'il s'éloignait de la rue Venise et se rapprochait de la rue Sainte-Anne, le visage bistré d'Adolphe s'effaçait insensiblement de sa pensée devant l'image fraîche et rose de Berthe. La joie qu'il éprouvait, d'abord contenue par les confidences qu'il avait reçues, par le spectacle auquel il venait d'assister, lui réchauffait peu à peu le corps et les sens. Quo devait-il résulter pour lui de cette entrevue ? Il l'ignorait. Il allait voir Berthe, cela lui suffisait.

Quand il sonna à la porte du baron, tout vestige de tristesse avait disparu ; le cœur lui battait avec force, il ne s'appartenait plus. Il était tout entier à cette jeune fille, qui lui avait gardé religieusement son amour à travers les vicissitudes qui les avaient accablés.

Ce qui refroidit un peu l'enthousiasme de Raphael, ce fut l'aspect grave et réfléchi du baron.

Il introduisit ses invités dans le salon, les fit asseoir et garda pendant quelques minutes un silence assez désobligeant. Enfin comme s'il avait pris un grand parti, il redressa la tête.

— Aussi bien, fit-il, il faut en finir avec ces tergiversations.

— Pardonnez-moi, reprit-il en s'adressant collectivement à Raphael et à sa mère, si je vous ai oubliés un instant, mais il m'a fallu un certain courage, je ne vous le cache pas, pour adopter la décision que je vais vous soumettre. Maintenant que mes irrésolutions sont fixées, et de peur qu'elles ne me poursuivent encore, j'aime mieux en finir tout de suite.

" Depuis hier, j'ai longuement, très longuement réfléchi. La conversation que j'ai eue avec ma fille, la reconnaissance que votre dévouement m'a inspirée, ont triomphé de mes scrupules. Je ne suis plus le baron de Savenay, l'orgueilleux descendant d'une des plus anciennes familles françaises, je suis un père de famille, qui n'a plus qu'un enfant, un seul, auquel il ne peut même pas transmettre son nom ni son titre.

Berthe, qui avait baissé les yeux, les releva tout à coup, comme si elle avait dû mieux entendre.

Quant à Raphael, il écouta avidement.

— Tout ce que j'ai souffert pour en arriver là, je viens de vous le dépeindre en quelques mots, poursuivit le baron. Oui, vous voyez en moi le plus malheureux des gentilhommes, car

je vais faire en un instant abnégation de mes sentiments les plus chers, des préjugés au sein desquels trente ou quarante générations d'aïeux m'ont élevé. Loin de vous offenser de ma franchise, sachez-moi donc quelque gré du courage que je vais déployer. Réparer autant que possible le mal que j'ai causé, voilà quel est en ce moment le mobile de ma conduite. Indirectement, très involontairement surtout, vous n'en doutez pas, j'ai appelé sur votre famille, madame Desarceaux, trois calamités effroyables. la mort, la désunion, la ruine. Il est temps que j'y apporte un peu de joie.

" Tant que je suis resté pauvre, j'ai courbé la tête, reprit le baron, mais à présent que je suis à la veille de recouvrer une fortune amoindrie déjà par tant de revers, il ne serait ni loyal ni juste que j'en jouisse paisiblement, sans que mon égoïsme vous invitât à en prendre votre part. Or, pour vous y décider, je n'ignore pas qu'il n'existe qu'un moyen. Si je vous offrais naïvement de la partager avec vous, vous refuseriez, je le sais bien. Donc je suis bien obligé de poser à Raphael cette question : Est-il vrai que vous aimiez Berthe ?

— Si je l'aime ! s'écria impétueusement Raphael. Mais le baron le calma d'un geste.

— Pas de démonstrations, dit-il. Vous aurez le temps quand je ne serai pas là.

Alors il se tourna vers sa fille.

— Et toi, Berthe, tu es bien sûre d'aimer ce grand garçon-là ? demanda-t-il.

— Oui, papa, répondit-elle sur un ton de pensionnaire en faute et en rougissant jusqu'aux oreilles.

— Eh bien ! mariez-vous ! fit le gentilhomme avec découragement.

Evidemment, ainsi qu'il l'avait franchement avoué, il n'avait adopté ce dénouement qu'après des hésitations innombrables, des combats acharnés.

De tout autre que de lui, Raphael aurait peut-être refusé une proposition formulée en termes semblables, mais il connaissait de longue date M. de Savenay, il comprenait quel effort surhumain cette décision lui avait coûté, il lui sut gré de l'immensité du sacrifice.

— Oh ! monsieur... balbutia-t-il, confondu...

Quant à madame Desarceaux, elle était positivement émue au-delà de toute expression. Elle ne put que serrer la main du baron dans les siennes, et déposer un baiser sur le front de Berthe, qui s'était jetée au cou de son père et lui faisait un collier de ses deux bras enlacés.

— Va, nous t'aimerons bien, lui glissait-elle à l'oreille.

Raphael, lui, fit preuve d'un autre courage. Il ne s'approcha pas même de celle qu'il aimait, tant que l'occasion ne le plaça pas à côté d'elle. Il est vrai que cette occasion ne se fit guère attendre, puisque Marguerite vint annoncer que le dîner était servi.

La soirée s'écoula pour les deux amants dans des transports intraduisibles de petites félicités. Le moindre geste, le plus léger signe, un pressement de main fugitif, le frôlement des étoffes, préparaient pour eux les proportions d'un événement.

Le baron les observait en silence. Vers la fin du dîner, le bonheur dont rayonnaient tous les visages avait réussi pourtant à le gagner.

— Eh bien ! oui, dit-il mais nous quitterons la France, nous retournerons en Suisse.

— C'est cela, fit joyeusement Berthe en l'embrassant.

A dix heures, Raphael et sa mère se retirèrent.

Il avait été fort peu question du bossu au milieu de cette allégresse universelle. Cependant M. de Savenay s'était informé de lui et avait été péniblement surpris d'apprendre qu'il était grièvement blessé.

— J'irai le voir demain, avait-il dit.

Raphael, en arrivant, monta immédiatement chez Adolphe. Hélas ! ce ne fut que pour tomber à genoux au milieu de la chambre !

Au chevet du lit, la sœur était agenouillée, à côté du prêtre qui récitait les prières suprêmes.

Au même instant, on frappa doucement à la porte.

Raphael alla ouvrir et se trouva en présence d'un homme vêtu de noir et cravaté de blanc comme un notaire, un médecin ou un valet de chambre.

—Qui êtes-vous ? Que demandez-vous ? fit-il brusquement.

—Est-ce bien ici que demeure M. Adolphe Martin ?

—Oui, monsieur.

—Je viens de la part de M. Morinval, savoir comment va...

—Ah ! vous arrivez bien, s'écria Raphaël avec un rire strident. Eh bien, regardez, mon ami, et répétez fidèlement à votre maître ce que vous avez vu.

A ces mots, il poussa le domestique dans la chambre, et comme celui-ci s'arrêtait interdit, épouvanté :

—A genoux, monsieur, dit-il, en le forçant à l'imiter.

Le prêtre venait de se relever et versait sur le front du mourant l'huile du dernier sacrement.

Ce pardon solennel, accordé pour ainsi-dire publiquement à ses fautes, rendit au blessé sa présence d'esprit. Son front s'illumina d'une joie céleste. Il reconnut Raphaël, lui fit signe d'approcher, et d'une voix éteinte :

—Vous donnerez les six mille francs que je vous laisse au premier abandonné...

Il ne put achever sa phrase. Un flot de sang monta à ses lèvres et l'étouffa.

Le prêtre se retira, suivi du valet de chambre, que cette scène avait vivement impressionné.

—Allez ! dit Raphaël en le voyant partir. Ne tardez pas à porter chez M. Morinval la réponse qu'il attend, sans doute, avec tant d'impatience.

Puis, quand la chambre fut déserte, quand aucun bruit ne vint plus troubler le silence que la mort avait fait autour d'elle, il s'agenouilla de nouveau.

—Que Dieu te pardonne comme je le fais, pauvre martyr ! murmura-t-il d'une voix étranglée.

Le surlendemain, il était seul derrière le corbillard qui conduisait vers sa dernière demeure cette victime de la misère et de l'inconduite.

Ce dernier hommage rendu par lui à l'homme qui avait si cruellement expié ses fautes, l'isolement absolu dans lequel il s'était trouvé, avaient fait naître de tristes pensées dans l'esprit de Raphaël.

Ce n'était plus avec la même satisfaction du cœur qu'il envisagea le sacrifice du baron de Savenay. Il lui répugnait d'accepter la main de Berthe dans de semblables conditions. Son amour l'avait emporté sur son amour-propre, mais ce second sentiment commençait à se révolter en lui contre les concessions qu'il avait faites. Il aurait souhaité d'être riche à son tour, afin de ne rien devoir à la générosité du gentilhomme.

Qu'allait-il faire ? Subirait-il le fardeau de la reconnaissance ? Refuserait-il la main de Berthe ?

Il hésitait. Il regagnait son domicile, bien décidé à communiquer à sa mère les scrupules qu'il éprouvait, lorsqu'un individu d'aspect bizarre s'arrêta sur le pas de la porte.

—Est-ce bien à M. Raphael Desarceaux que j'ai l'honneur de parler ? demanda-t-il.

—Oui, monsieur.

L'inconnu tira de sa poche une lettre et la lui tendit.

Elle était du commissaire de police de Chatou, et priait M. Raphaël Desarceaux de passer dans son cabinet " toute affaire cessante."

Raphaël ne prit que le temps d'aller prévenir sa mère et se rendit immédiatement au chemin de fer.

—Trois quarts d'heure après, il se présentait chez le magistrat.

Raphaël dut décliner ses noms, prénoms et qualités.

—Ainsi, dit le commissaire, vous êtes le fils d'Antoinette Morinval.

—Oui, monsieur.

—En ce cas, monsieur, ayez la complaisance de m'écouter. Un grand malheur vient de vous frapper. M. Morinval est mort cette nuit.

—Que dites-vous ! s'écria Raphaël interdit.

—Oui, monsieur. C'est à ce sujet que je vous ai fait appeler, afin de vous donner les explications indispensables.

" Ce matin, un domestique de M. Morinval est venu nous prévenir qu'il avait trouvé son maître mort dans son cabinet. J'ai fait avertir le juge d'instruction, je me suis rendu avec lui sur les lieux, et nous avons constaté que M. Morinval était mort d'une attaque d'apoplexie foudroyante.

Ce qui nous a permis de vous faire appeler, c'est que nous avons trouvé sur son bureau une enveloppe non encore cachetée et que nous avons ouverte. Nous y avons trouvé un testament, tout fraîchement écrit, daté et signé, instituant comme légataire M. Raphaël Desarceaux, fils d'Antoinette Morinval, sœur de la victime, à la charge par lui de restituer au baron de Savenay une somme de quatre cent mille francs. Vous pouvez en prendre connaissance."

A ces mots, le magistrat tendit à Raphaël une large et longue feuille de papier, lisiblement écrite, signée d'une main ferme, sur laquelle celui-ci jeta rapidement les yeux.

—J'ai pensé, ajouta le commissaire, qu'en votre qualité de neveu d'abord, de légataire universel ensuite, vous voudriez bien faire toutes les démarches nécessaires à l'inhumation, et j'ai pris pour vous les remettre les clefs de la maison. Les voici, monsieur.

Raphael remercia le magistrat et s'éloigna, le cœur douloureusement serré. Il n'aimait pas son oncle, mais cette mort terrible, qu'aucun repentir n'avait précédée, que nul pardon n'avait adoucie, le frappa comme un épouvantable châtiment de la justice divine.

Comment annoncer à sa mère cette horrible nouvelle ? Il le fallait bien pourtant !...

Il se dévoua à cette tâche difficile et rendit au coupable Morinval les mêmes honneurs qu'il aurait rendus au plus aimé de ses parents.

Cette fin n'a pas besoin de commentaires.

Eprouvée par tant de douleurs accumulées, madame Desarceaux ne voulut pas rester à Paris un jour de plus. Le lendemain du service funèbre, après avoir pleuré et prié pour ce frère dénaturé, elle partit pour la Suisse en compagnie de Berthe et du baron de Savenay.

Raphael resta à Paris pour surveiller la liquidation de cette riche succession.

Trois mois après tout était terminé.

Cette fois il portait plus haut la tête, car il pouvait accepter sans rougir la main de celle qu'il aimait.

C'est là qu'ils oublient aujourd'hui les terribles catastrophes par lesquelles ils ont été si longuement et si cruellement éprouvés.

FIN

Loterie Nationale de Colonisation !

TIRAGE DU 18 AVRIL 1888

3204 LOTS VALANT **\$60,000.00**

COUT DU BILLET :

Première Série, \$1.00. — Deuxième Série, 25 cts.

DEMANDEZ LE CATALOGUE DES PRIX

Le Secrétaire,

S. E. LEFEBVRE, - - - 19, rue St-Jacques, Montréal

A partir du 12 Avril 1888 des primes seront offertes à nos abonnés par tirage au sort.

LA FILLE SACAVIN

PAR FRANCIS ENNE

I

Dans le département de la Somme, les gens de Vricourt sont redoutés ; redoutables ils sont, en effet, pour tout ce qui appartient à la police, à la gendarmerie, à la douane.

Vricourt est un gros hameau situé sur les confins du département de la Somme et de celui du Pas-de-Calais ; il contient environ un millier d'habitants, dont la seule industrie est la contrebande des dentelles, de la librairie et du tabac surtout.

Le vallon étroit dans lequel est enfouie cette colonie de réfractaires est d'un aspect riant qui contraste violemment avec les sites picards, remarquables en général par leur vulgarité ennuyeuse.

Les maisonnettes pauvres, toutes construites en boue et en lattes, coiffées de chaume moussu et verdâtre, sont alignées au bord d'un ruisseau à peine large de deux mètres et s'adossent à une colline mouchetée de pommiers ombrageant des champs de blé, de luzerne et de betteraves ; au haut, sur le plateau, s'étend un bois immense qui va rejoindre la frontière belge.

Dans le vallon, ce ne sont que prairies et tourbières, bordées de saules grêles et d'oseraies touffues.

Chaque chaumière possède un jardinet enclos par une haie épaisse ; pas une muraille. L'industrie audacieuse qu'exercent les habitants nécessite la rareté de la maçonnerie ; en effet, on escalade plus difficilement un mur qu'on ne franchit une de ces haies à travers lesquelles sont ménagés soigneusement des passages clandestins.

Dans la journée, les rues et les ruelles de Vricourt restent abandonnées ; à peine voit-on sur le seuil de quelques maisons des vieillards qui fument placidement en soignant les enfants en bas âge. Hommes, femmes, jeunes filles et jeunes gens sont à leurs affaires : la fraude.

Dès huit heures du soir, les feux s'éteignent ; c'est le moment de la poursuite et de la lutte toujours. Les brigades de douaniers se déploient dans la plaine, dans le marais, dans le bois.

Dès qu'un contrebandier se sent traqué, il se jette dans les haies, s'embourbe à dessein dans le marais, passe au travers des branchages et des églantiers avec la souplesse d'un furet, ne laissant derrière lui aucune trace imprudente. Il s'évanouit, les épaules ployant sous le faix de la marchandise prohibée, et gare ! si douanier ou gendarme s'acharne et pousse trop avant, un coup de feu part on ne sait d'où, et il est rare qu'on trouve des preuves. S'il y a mort d'homme, le cadavre est enterré, et tout est dit.

Le parquet a beau fouiller le village en entier, arrêter, emprisonner, interroger : rien !

Les habitants de Vricourt sont tous complices.

Il y eut jadis des exemples de délation et d'aveu ; mal en prit aux dénonciateurs et aux repentants : ils disparurent également.

Ainsi qu'on le voit, Vricourt est un phalanstère d'hommes acharnés contre les lois, de familles réfractaires à toutes les conventions douanières.

Cependant il ne faudrait pas croire que les habitants de Vricourt soient des coquins : ils ne volent ni ne pillent, ils ne sont pas fraudent. Quand ils tuent, c'est pour sauvegarder leur butin et pour échapper à la douane et à la police ; d'où il résulte que les villages environnants ont cette population en estime.

La renommée de Vricourt n'est terrifiante que pour les payans un peu plus éloignés. . .

L'autorité fit autrefois des efforts considérables pour arriver à détruire cette association : elle n'obtint aucun résultat.

Force lui fut donc de laisser faire et de se contenter de sévir en cas de flagrant délit seulement.

Or les cas de flagrant délit sont rares avec l'organisation habile des gens de Vricourt.

Ils ont deux puissants auxiliaires : les chiens et les chevaux.

Les chevaux maigres, efflanqués, qu'on dirait propres uniquement à l'équarrissage, sont des coureurs de sang néanmoins, doués d'une force extraordinaire et capables de supporter des fardeaux énormes.

Lorsqu'à la suite d'une prise l'administration fait vendre un cheval de contrebandier sur le marché, ce cheval monte à des prix fabuleux.

Quant aux chiens, ce sont des héros pour la fidélité, le courage, l'audace et l'astuce.

Ces bêtes sont, d'ailleurs, passées à l'état de légende dans tous les départements du Nord.

II

Un matin du mois de mars 18. . ., un landau de voyage conduit en poste déboucha au grand trot sur la petite place de Vricourt.

Derrière le landau chevauchaient douze gendarmes.

Les gendarmes mirent pied à terre tandis que de la voiture descendaient quatre personnages vêtus de noir.

Deux d'entre eux avaient ceint l'écharpe tricolore et présentaient un portefeuille sous le bras gauche.

Les deux autres, vêtus moins soigneusement, avaient les poches gonflées.

On distinguait aisément que des pistolets et des munitions remplissaient ces poches.

Pas un habitant ne mit le nez à la fenêtre pour voir arriver ce cortège.

Seuls, deux gamins qui barbotaient au bord d'une mare couverte d'herbes vertes se mirent à courir en criant :

— Ohé ! ohé ! les gendarmes !

Cet éveil avait suffi pour empêcher les habitants d'apparaître.

Ils attendaient tous avec calme chez eux l'entrée des représentants de la force et de la loi.

Ce qu'ils ignoraient, mais soupçonnaient bien cependant, — car ils étaient accoutumés à ces sortes de visites inopinées, — c'est que la plaine était gardée.

En effet, un cordon d'une cinquantaine de gendarmes à pied avait été établi dans les prairies environnantes.

Quant aux bois, ils étaient surveillés par une compagnie de douaniers.

C'était une expédition en règle conduite par le parquet.

Les quatre hommes en paletot se consultèrent un instant à voix basse en se montrant de l'œil une maison d'allure un peu moins misérable que les autres et qui était située juste au milieu de la place.

Elle était couverte en tuiles, et les fenêtres étaient garnies de volets verts. C'était la maison commune.

— Encore une expédition chez nous, s'écria le maire, qui arriva presque en même temps que les magistrats à la porte de la mairie.

Et il tendit affectueusement la main à l'un d'eux en haussant les épaules en signe de regret.

Le maire était un homme d'une quarantaine d'années, d'allure franche et cordiale ; il semblait attristé de tout ce déploiement de forces.

—Ovi, cher monsieur, fit le plus âgé avec colère, oui, vos sa-
cripants ont encore assassiné un douanier hier, à la *Patte-d'Oie*,
et l'on a trouvé à côté du cadavre le carnet que voici : c'est ce-
lui de Sacavin.

Le maire prit le carnet en question que lui montrait le ma-
gistrat et le feuilleta avec curiosité.

—En effet, mais qu'importe ! Pourquoi ce déploiement de
forces ? Espérez-vous trouver Sacavin, le prétendu coupable ?
Vous connaissez bien les déplorables habitudes de mes admi-
nistrés... Vous risquez fort d'être vovus pour rien et d'avoir
mis sur pied tous ces braves gens pour leur procurer le plaisir
d'une simple promenade.

—Non pas, non pas ! riposta l'un des magistrats d'un air
satisfait, j'ai mon projet.

—Parfait ! dit le maire en inclinant la tête, mais non sans
dissimuler une envie de goguenardise à l'endroit des envahis-
seurs légaux de Vricourt.

Les deux magistrats ceints de l'écharpe s'installèrent dans la
salle principale de la maison commune et déployèrent sur le
tapis vert leurs papiers et dossiers ; à côté d'eux prirent place
les acolytes aux poches gonflées.

Le maire s'assit dans un coin et bourra négligemment sa
pipe.

—En vérité, monsieur le maire, je vous plains de vivre au
milieu de pareille population, et c'est un véritable dévouement
que le vôtre, fit le magistrat en regardant le maire de Vri-
court.

—Vous vous trompez, cher monsieur. Je suis, je le sais,
quelque peu bizarre, à votre sens, mais j'aime ce coin de la Pi-
cardie ; c'est le seul qui ne soit pas plat et monotone ; le ha-
bitants sont les seuls qui aient quelque poésie dans les cœur,
quelque fantaisie dans le langage ; ce sont les seuls peut-être
qui soient francs... très mauvaises têtes, j'en conviens, mais
ils me plaisent ainsi ; incapables de faire une égratignure à
qui les laisse libres de frauder, impitoyables quand ils se sen-
tent traqués ; ces vauriens-là me charment, je l'avoue, et ils
ont confiance en moi : ce qui me flatte.

Le juge d'instruction se sentit un peu décontenancé à ces
mots.

—Vous cherchez Sacavin, reprit le maire, vous ne le trou-
verez pas ; n'allez pas croire pourtant que j'approuve l'assassi-
nat odieux qui cause votre visite, mais je connais mes gaillards :
vous n'aurez point de preuves.

—Hélas ! fit le juge, je n'en suis pas au coup d'essai, vous
le savez, et pour un ou deux coupables que nous avons saisis
combien nous ont échappé ?

Il fit signe à deux gendarmes et aux acolytes, qui s'appro-
chèrent.

—M. le maire, voulez-vous accompagner ces messieurs jus-
qu'à la demeure de Sacavin ?

—Volontiers, fit le maire.

Ils sortirent.

Un instant après, les deux gendarmes amenaient devant
les magistrats une jeune fille de vingt ans.

—Vous êtes la fille de Sacavin ? interrogea le juge.

—Oui, et après ?

—Après ? fit sévèrement le juge, je vais vous interroger ;
tâchez de répondre avec respect.

La jeune fille qu'on venait d'introduire brutalement parais-
sait avoir à peine vingt ans.

Elle était laide : son nez retroussé violemment, comme par
un coup de poing, menaçait le plafond de la salle de la mai-
rie. Les yeux étaient pâles et cernés, sans lueur, semblables
à des yeux de bête ; les cheveux bas, plantés sur le front et
en désordre, étaient d'une couleur blonde, presque blanche,
pareille à celle de l'étaupe.

Elle regardait avec une effronterie voulue et l'allure hau-
taine du torse contrastait avec la nonchalance et la mollesse
des reins.

Sous les plis d'une robe sale et déchiquetée on devinait un
corps solide et vigoureux.

La fille Sacavin avait été amenée nu-pieds, nu-tête et les
bras retroussés jusqu'au coude.

—Où est votre père ? interrogea brusquement l'un des ma-
gistrats.

—Dehors ! fit sèchement la fille Sacavin.

—Quand rentrera-t-il ?

—Quand il aura le temps.

—Reconnaissez-vous ce carnet ? insista le magistrat, en
mettant sous les yeux de la jeune fille le carnet qu'on avait
trouvé à côté du cadavre du douanier.

—C'est celui du père.

—Bien ! reprit l'interrogateur ; vous savez qu'on a trouvé
ce carnet à côté d'un homme assassiné.

—Qu'est-ce que cela prouve !

—Cela permet de croire que votre père est l'assassin.

—Hum ! fit avec doute la fille Sacavin.

Puis, après un silence, elle reprit :

—Est-ce que vous allez m'arrêter ?

—Peut-être ; cela dépend des réponses que vous ferez.

—Je n'ai rien à répondre, s'écria la jeune fille ; mon père
est à ses affaires ; moi, je lavais du linge ; faites ce que bon
vous semblera ; je n'ai pas peur.

—Allons ! fit le magistrat, retirez-vous.

La fille Sacavin fit mine de partir, sur cette injonction.

Les deux gendarmes s'approchèrent et lui lièrent les mains.

—Ah ! on me met les menottes, s'écria la fille Sacavin.

—Taisez-vous, attendez, fit d'un air grave le juge d'instruc-
tion, et écoutez surtout,

Un bruit de voix qui se rapprochait attira l'attention gé-
nérale.

Un homme d'une trentaine d'années arrivait, tenu sous les
bras par deux gendarmes.

Petit, trapu, au front bas, à l'œil impudent, cet homme
boitait. Il regarda placidement l'assistance avec une sorte de
mépris.

—Qui êtes-vous ? demanda le juge.

—Vous le savez bien, riposta brusquement le prisonnier ;
je suis Quenescourt, qu'on appelle le petit Quenès. Sauf vo-
tre respect, je ramasse le crottin sur les routes pour les jar-
diniers : je ne fais de mal à personne ; que me voulez-vous ?

—C'est mon fiancé, grogna la fille Sacavin ; et c'est pour
cela que vous l'arrêtez, sans doute.

Les deux gendarmes serrèrent les menottes pour faire taire
la jeune fille.

—Vous me faites mal, cria la fille Sacavin.

Les magistrats firent un signe de clémence.

Celui qui venait de déclarer être le petit Quenès jeta un
regard compatissant sur la jeune fille, puis son œil se tourna
menaçant vers les magistrats.

—Vous voulez savoir où est mon futur beau-père, dit-il
avec force ; vous vous êtes insinués dans nos familles, vous
savez tout ; vous savez que moi et Marthe nous nous aimons,
et vous voulez nous emprisonner peut-être pour savoir où est
Sacavin ; inutile, messieurs. Nous autres, nous ne dénonçons
pas, n'est-ce pas, Marthe ?

Et il se tourna vers la jeune fille qui écoutait haletante.

Les magistrats restaient interdits devant tant d'audace et
de franchise à la fois.

Un vieillard de soixante-dix ans à peu près, chancelant,
se soutenant avec peine sur un bâton de cornouillier, entra
dans la salle.

—Arrêtez-moi donc aussi, bégaya le vieillard, puisque je
suis le grand-père de Quenès.

L'œil du vieillard était sec mais scintillait lumineusement.

Juges et gendarmes frissonnèrent.

Les deux agents secrets qui étaient sortis rentrèrent en
cet instant et l'un d'eux vint parler bas aux magistrats.

Le maire s'approcha, sur un geste du juge d'instruction, et,
consulté avec précision et instance, répondit énergiquement à
mi-voix :

—Non ! non ! mille fois non ! Tout ce que vous voudrez,
mais pas cela ; vous en seriez pour votre courte honte.

La fille Sacavin, son fiancé et le vieillard regardèrent avec impassibilité mais anxieusement.

—Vous êtes libres, fit d'un ton vexé le magistrat.

Il ploya ses papiers et remonta dans la voiture, accompagné des trois autres personnages avec lesquels il était arrivé quelques heures auparavant.

A la portière, le maire, en lui serrant la main, lui dit avec bonhomie :

—Il faut en faire votre deuil, monsieur le juge, vous ne trouverez pas l'assassin ; certes, je vous aiderai autant que cela sera en mon pouvoir, mais...

—Et ce Sacavin ? ce carnet ?...

—Vous avez raison, tout est contre lui, mais il faut l'empoigner.

—Nous l'empoignerons. Au revoir.

La voiture partit au galop, suivie de son imposante escorte, et traversa le village de Vricourt, dont les rues étaient aussi désertes qu'à l'arrivée de l'expédition.

III

La nuit qui suivit fut terrible.

Les habitants connaissaient tous le meurtre qui, découvert par les gendarmes, avait été cause de l'expédition militaire que nous venons de raconter, et ils se doutaient bien que là n'en resteraient pas les poursuites et les recherches.

Pendant les interrogatoires aussi infructueux que succincts, les agents de police, accompagnés de quelques gendarmes et de douaniers habiles, avaient fouillé les maisons les plus suspectes ; ils recherchaient, en même temps que l'assassin présumé, des preuves de contrebande avec l'avidité des gens à qui l'appât d'une prime par prise est accordée.

Inutile de dire que les recherches avaient été, selon la coutume, infructueuses.

Vers neuf heures du soir, le petit Quenès se glissait dans le potager de la maison Sacavin et venait ouvrir la porte de la chambre de Marthe.

Marthe, assise au coin d'une large cheminée, sur un escabeau, et adossée au mur, semblait rêver, tandis que deux chiens maigres, couchés en rond, sommeillaient autour du foyer à demi éteint.

Une lampe à bec, accrochée au chambranle de la cheminée, jetait une lueur rougeâtre et fumeuse dans la pièce ; à peine distinguait-on au fond, dans une alcôve faite de planches vermoulues, un lit entr'ouvert. La blancheur irréprochable des draps faisait un contraste étrange avec les meubles sales et pauvres de la chambre où Petit-Quenès entra.

—Chut ! fit Marthe en entendant le pas irrégulier de son fiancé et sans détourner la tête.

—Eh bien ? interrogea Petit-Quenès.

—Le père est dans le jardin, sous les bourrées de colza, mais il faut qu'il reparte dans un quart d'heure ; nous allons l'accompagner ; moi j'emporterai vingt livres de tabac, et les amis sont prêts.

—Mais le bois est cerné.

—Nous savons cela, mon cher, il suffit d'un peu d'aplomb.

—Et le maire ?

—Le maire ? c'est lui qui nous a sauvés : tu sais bien qu'il s'en moque pas mal...

Un coup de fusil retentit.

Petit-Quenès tressaillit.

—Qu'est-ce que cela ? fit-il.

—Je n'en sais rien. Ne bougeons pas.

Marthe et Quenès eurent un frisson et se regardèrent avec terreur.

—C'est une attaque, fit Marthe, attention, Quenès !

—Suffit.

Le boiteux se glissa sous le manteau de la cheminée et saisit une carabine dont il fit jouer les chiens avec une attention minutieuse.

Marthe grimpa sur l'escabeau et atteignit, au-dessus d'une

armoire vermoulue, deux pistolets, une poire à poudre et des balles ; en même temps, elle chargea sur ses épaules une lourde besace.

—Sortons maintenant, dit-elle.

Les deux chiens étaient debout sur leurs pattes, attentifs au moindre signe de la jeune fille.

—En route, Quenès, et éteint la lampe.

Les fiancés sortirent.

Le jardin de la maison Sacavin était établi en pente douce jusqu'au ruisseau et au marais. Petit-Quenès et Marthe sortirent et marchèrent à tâtons le long de la haie de droite.

La nuit était impénétrable : au ciel pas une étoile, pas une lueur dans le village ; un silence lugubre partout.

Dans tout autre pays que Vricourt, un coup de feu eût mis les habitants sur pied ; on se fût précipité au secours et à la découverte : personne ! à peine pouvait-on distinguer dans le silence le léger froufrou de la robe en loques de Marthe, quand elle frôlait une épine ou une motte de terre.

—Sur le ventre, Quenès ! murmura la jeune fille : je vais prévenir le père.

Ils se jetèrent à plat ventre et se tapirent le plus près possible de la haie. Après avoir rampé ainsi deux minutes, ils arrivèrent auprès de bourrées de colza sous lesquelles Sacavin était blotti.

—Père, c'est nous... Que faut-il faire ?

—Je n'en sais rien ; le bois est cerné ; quand j'ai voulu passer la rivière, on a tiré sur moi au jugé, car on n'y voit goutte ; je suis revenu.

—Et le tabac ?

—Dans le moulin de la Patte-d'Oie. Après l'affaire de cette canaille, j'ai tout mis à l'abri, comme tu penses.

L'un des chiens commença à grogner en tournant le nez du côté de la rivière.

—On vient sans doute, interrogea Sacavin ; où est Quenès ? Quenès avait disparu.

Quenès, c'est mon chien à moi, tu le sais ; laisse-le faire.

—Mais il faut que je parte d'ici, tu m'entends ; tant pis, au large ! toi, surveille les environs.

Ce disant, Sacavin sortit de son trou.

C'était un petit vieillard trapu, aux jambes arquées et dont le dos voûté semblait courbé sans cesse sous un fardeau.

—Le tout pour le tout ! s'écria Sacavin. Fille, grimpe vers le bois, toi, Quenès, dans un quart d'heure tu mettras le feu à la meule pour attirer l'attention des gabelous ; risquons le passage de l'eau ; tu nous rejoindras ou tu resteras, à ton gré ; il faut que je file, il y va de ma tête.

Le père et la fille s'avancèrent doucement le long des saules et des oseraies.

Arrivé auprès d'une hutte en roseaux construite pour la chasse aux canards, Sacavin hésita. Marthe le retint par sa blouse.

Les grenouilles, éveillées par les pas de Sacavin et de sa fille, se sauvaient et sautaient en coassant.

—Pincés, si nous bougeons ! fit Marthe à voix basse ; asseyons-nous.

Ils s'accroupirent derrière la hutte ; un froissement de branches assez distinct éveilla l'attention des fugitifs.

Un coup de feu partit, de cette direction, et la balle siffla aux oreilles de Sacavin.

Marthe donna un coup de poing formidable sur la tête du chien qui, ayant bougé, avait causé cette décharge.

Un autre coup de feu partit, mais dans une direction opposée.

C'était Quenès qui, s'étant glissé jusqu'au bord de la rivière également, avait cherché à faire diversion.

En effet, toutes les sentinelles qui veillaient au bord de la rivière quittèrent leur poste et se dirigèrent du côté d'où il venait leur être répondu.

En même temps la meule flamba.

Quenès avait trouvé du renfort, et les gens de Vricourt s'étaient mis en mesure de soutenir l'assaut pour aider Sacavin à gagner la frontière.

Sacavin et sa fille entrèrent dans l'eau et franchirent la rivière.

A peine étaient-ils sur l'autre bord que Petit-Quenès les avait rejoints.

—En avant ! en avant ! fit-il, les amis se chargent de tout, Sacavin, au pas de course !

—Et si les bois sont encore gardés ?

—Nous verrons bien, en avant !

Ils grimperont la côte précipitamment, derrière eux la meule de colza flambait, toute une partie du vallon était éclairée, tandis que l'autre disparaissait sous la fumée rougeâtre, de temps à autre la fusillade reprenait. on eût cru à une escarmouche de guerre régulière.

Les fuyards marchaient toujours sans se retourner.

Un des chiens fit halte.

Marthe se jeta à genoux et sembla, elle aussi, flairer en avant.

Il y avait de la bête fauve dans l'attitude de la jeune fille ; à ses côtés, Petit-Quenès haletait.

Tout à coup un bruit de voix se fit entendre.

—Par ici, disait quelqu'un d'un ton de commandement, par ici, nous sommes en nombre, après tout ; n'ayez pas peur.

La voix se rapprochait, et les pas lourds des hommes retentissaient dans les sillons ; l'un des soldats se heurta violemment au tronc d'un pommier, à ce heurt, le canon d'un fusil résonna.

—Attention ! brute, cria le chef de la troupe.

La troupe descendait à pas de loup la colline, quand elle fut arrivée près du ruisseau, Marthe, Petit-Quenès et Sacavin se hasardèrent à se lever à demi et, courbés en deux, gravirent la côte ; ils entrèrent dans les taillis.

Petit-Quenès partit en éclaireur ; le père et la fille le suivirent à distance en écoutant attentivement.

Les deux chiens marchaient à côté de la jeune fille.

Au loin, on entendait toujours des coups de feu dans le vil lage.

—Dépistés cette fois ! dit Sacavin à voix basse. Si nous gagnons la Patte-d'Oie, dans un quart d'heure nous sommes hors d'affaire.

Petit-Quenès fit halte de nouveau.

Le père et la fille s'arrêtèrent également.

Ils venaient d'arriver hors du taillis, sur la grand'route.

La route était surélevée en dos d'âne et bordée par deux fossés étroits à moitié remplis d'eau.

Les trois fugitifs, s'embourbant dans l'un des fossés, se mirent à longer la route. Ils étaient ainsi à l'abri de toute rencontre et invisibles pour les passants.

Quand ils eurent barboté durant vingt minutes, ils atteignirent l'endroit vers lequel ils se dirigeaient et qu'on nommait, ainsi que nous l'avons dit, la Patte-d'Oie.

C'était un carrefour où s'entrecroisaient cinq routes : d'un côté du carrefour, la lisière du bois ; de l'autre, une plaine au milieu de laquelle s'élevait le moulin à vent où Sacavin avait déposé les marchandises fraudées et le tabac.

C'était là qu'avait été trouvé le cadavre du douanier.

Les fugitifs tinrent conseil.

—Il faut, dit Sacavin à sa fille, que je passe la frontière ; mais on ne peut laisser les marchandises au moulin. Elles m'ont été payées d'avance ; soyons honnêtes. Séparons nous ; Quenès et toi, vous vous en chargerez. Je m'en vais, il n'est que temps !

Ce disant, il embrassa sa fille, étreignit violemment la main de Petit-Quenès et ajouta :

—Maintenant, sauve qui peut ! Quand nous serons sortis de cette affaire, si nous en sortons, nous parlerons mariage, mes enfants.

Les deux fiancés sautèrent au cou de Sacavin.

—Compte sur nous, dit Marthe, et sois prudent :

Le contrebandier se remit en route en longeant toujours le fossé.

Les deux jeunes gens restèrent aux écoutes.

IV

Pendant que Sacavin disparaissait dans l'ombre, les deux fiancés traversaient la plaine et, avant d'arriver au pied du moulin, Petit-Quenès dit à Marthe :

—Il ne faut pas que tu m'accompagnes ; suppose qu'on te surprenne ; le souvenir du meurtre rapproché de ta présence à la Patte-d'Oie créerait une nouvelle preuve de conviction.

—Tu raisonnes bien, mon Dieu ! riposta Marthe avec un ton dégagé, mais je n'en surveillerai pas moins les alentours avec l'aide des chiens.

Elle s'arrêta au milieu du champ, s'assit, et les deux chiens s'accroupirent à côté d'elle en allongeant leurs pattes.

Petit-Quenès, tout en boitant, se hâta vers le moulin ; il s'agissait d'enlever le ballot de contrebande désigné par Sacavin.

Il grimpa avec souplesse l'escalier qui conduisit à l'entrée du moulin.

Une sorte de galerie-balcon est construite en bois à gauche de la porte.

C'est là que le meunier picard, le bonnet de coton sur l'oreille, passe les meilleures heures de la journée en fumant, tant dis que le vent, s'engouffrant dans les voiles des ailes à échelons, fait tourner les meules et broie le blé.

C'est dans ces balcons que les contrebandiers de Vricourt déposent momentanément les fardeaux pénibles qu'ils dérobent à l'inspection de la douane. Entre eux, le mot d'ordre est donné ; la nuit, ils transportent (chacun son service établi comme dans une armée régulière), ils transportent de moulin en moulin les marchandises jusqu'à ce qu'ils aient franchi les limites dangereuses.

Petit-Quenès trouva une hotte dont il passa les bretelles sur ses épaules, puis il redescendit à la hâte l'escalier et partit à toutes jambes dans la direction de la forêt.

Quand il voulut franchir le fossé qui séparait la route des taillis, il sentit deux mains s'appesantir sur ses épaules et il entendit ces mots :

—Au moins, en voilà un !

Petit-Quenès ne perdit pas sa présence d'esprit.

Aussitôt qu'il sentit s'appesantir sur ses épaules les mains robustes du gendarme, il appuya le doigt sur la gachette de sa carabine, le coup partit ; c'était un signal donné à Marthe.

Le gendarme, effrayé, lui asséna un coup de poing violent sur la tête.

—Ah ! ah ! mon Quenès, sauf ton respect, tu ne ramassais pas de crottin sur les routes, ricana le gendarme.

Petit-Quenès, à peine remis de l'étourdissement occasionné par le coup de poing, essayait de lutter : il se débarrassa de l'étreinte de son agresseur et chercha à l'empoigner à son tour ; craignant qu'il n'eût l'idée de lui décharger un pistolet en pleine figure, il s'assura d'abord de ses mains et lui serra les poignets.

Petit-Quenès était d'une force herculéenne ; le gendarme poussa un cri, puis, ayant fait un mouvement brusque et inattendu, il se dégagea.

La détonation avait donné l'éveil à Marthe et, pendant que son fiancé et le gendarme luttèrent, elle s'apprêtait à venir à la rescousse.

Tout d'abord, au lieu de demeurer accroupie, elle s'allongea entièrement à terre, en tenant dans chaque main ses pistolets : elle se mit à ramper ainsi dans la direction de Petit-Quenès.

Les deux chiens marchaient à ses côtés : de temps en temps elle les caressait pour les inviter à la prudence.

Ces animaux, habitués à de pareilles entreprises, étaient attentifs et frémissants d'impatience et de colère.

A mesure qu'elle approchait du lieu de la lutte, Marthe, entendait plus distinctement ce qui se passait.

Les deux hommes s'étaient pris à bras le corps et cherchaient à se terrasser ; les jambes s'entrecroisaient : on entendait des soupirs étranglés, des han ! han ! douloureux.

Les feuilles sèches broyées sous les bottes griuçaient; le fourreau du sabre du gendarme résonnait.

Marthe se hâta, glissant à terre comme une vipère.

Quand elle fut tout à fait auprès des deux hommes, elle se souleva légèrement et se mit à quatre pattes, comme un enfant qui joue au cheval.

Petit-Quenès et le gendarme se débattaient toujours.

Tout à coup elle sauta de l'autre côté du fossé en se polant avec rage ses chiens, qu'elle excitait.

—Kss! kss! mords-le! mords-le! sifflait Marthe: kss! kss!

Petit-Quenès, gisait sur le sol, terrassé par le gendarme. Celui-ci s'appretait à l'écraser d'un coup de talon, quand il se sentit mordu à la gorge par l'un des chiens.

Marthe se précipita sur lui et lui tira un coup de pistolet à bout portant.

—Ah! canaille! s'écria le gendarme, qui n'avait pas été atteint, ils sont deux!

Petit-Quenès râlait.

Entendant le froissement de la robe, le long d'un tronc d'arbre, le gendarme courut dans cette direction, tout en luttant contre les chiens qui sautaient après lui et le mordaient avec férocité; il saisit Marthe par un bras.

—Une femme, fit-il; assurément ça ne peut être que la Sacavin.

—Oui, c'est moi, lui dit Marthe, moi et mes chiens! kss! kss!

Les chiens n'avaient pas lâché le gendarme.

Il avait réussi, malgré la promptitude de l'attaque, à dégainer son sabre et cherchait à se débarrasser des chiens.

Tandis que le gendarme luttait contre ces terribles adversaires, Marthe courait du côté de Petit-Quenès.

Celui-ci étouffait; il avait conservé sur le dos la hotte qu'il avait été chercher dans le moulin, et ce poids l'empêchait de se relever.

Aussitôt arrivée, Marthe le débarrassa de son fardeau en coupant les bretelles et lui dit:

—Vite au large, Quenès! pendant que les chiens l'étranglent; au large! Il y a du renfort par ici, c'est sûr.

—Je ne puis plus marcher, fit Quenès en poussant un soupir.

—Qu'as-tu?

—Je n'en sais rien; il m'a cassé quelque chose, pour sûr.

Marthe souleva Petit-Quenès, qui se mit à hurler; il essaya cependant de se mettre sur pied; impossible, il retomba.

—La jambe est cassée! s'écria Petit-Quenès.

—Attends, murmura Marthe d'un ton de fureur, attends, je vais te venger!

Elle se sauva du côté où les chiens et le gendarme luttait.

Quand elle arriva, l'un des animaux était éventré, et l'autre, excité à la vue du sang, continuait à harceler de coups de dents le malheureux gendarme, qui n'en pouvait plus.

—Hardi! hardi! criait Marthe.

Et elle sauta sur lui.

—Tu ne seras pas manqué, cette fois-ci, fit-elle en lui déchargeant son second pistolet dans un œil.

Le gendarme s'affaissa et tomba raide mort.

Affolée par la lutte, Marthe se jeta sur le cadavre et le piétina avec une joie féroce.

Ses pieds s'embarraissaient dans le sabre que le gendarme avait laissé tomber; elle s'en saisit et, fiévreuse, enivrée par l'odeur du sang, elle se mit à taillader le cadavre; puis terrassée par l'épouvante de tout ce qui venait d'être accompli, elle tomba inanimée aux pieds de l'homme qu'elle venait de tuer; le chien survivant lui léchait les joues avec tendresse.

Petit-Quenès, immobile, attendait anxieusement le retour de Marthe.

Autour de lui le silence le plus profond régnait; jusqu'au moment où Marthe avait succombé sous l'émotion et la fatigue, Petit-Quenès avait distingué le bruit lointain de la lutte.

N'entendant plus rien, il se leva péniblement et tenta l'aventure; il se traîna comme il le put d'arbre en arbre dans la direction où Marthe s'était enfuie pour le venger.

—Marthe! cria-t-il à voix basse, Marthe! où es-tu? Je souffre terriblement.

Marthe restait silencieuse.

Alors il appela les chiens; celui qui avait aidé Marthe, reconnaissant la voix de Quenès, accourut et vint froter son museau contre le nez de Quenès.

Quenès recula avec dégoût; il avait senti sur son visage le sang qui découlait des babines pendantes de l'animal.

Plein de terreur et d'anxiété, il se hâta en se traînant; le chien lui indiquait la route avec instinct.

Il se heurta dans le corps de Marthe.

Il la secoua avec force, il oubliait la souffrance que lui causait sa jambe cassée.

Marthe restait inanimée.

Il lui tâta le pouls, qui battait violemment; il mit la main sur les tempes, elles étaient brûlantes; il la pinça avec force et prenant de l'herbe pleine de rosée, il lui en frotta les tempes.

Marthe reprit ses sens.

—C'est toi, mon Quenès, lui dit-elle avec douceur, c'est toi, tu n'es pas mort... Je l'ai tué, tiens, va voir par là...

Elle se frotta les yeux, puis sauta alerte et farouche:

—Mais il va faire jour, dépêchons-nous, partons... on nous verrait ici, nous serions pris.

—Tout est fini, chère amie, dit Quenès avec un accent de désespoir; je ne peux que me traîner à peine... ils vont repasser par ici, douaniers, gendarmes, tous ceux qui ont attaqué le village, on nous prendra.

—Allons! du courage, cria Marthe, monte sur mon dos. Et elle l'aida à se hisser sur son dos.

Quand il l'eut fortement enlacée par le cou, Marthe prit sa course à travers les taillis.

Le jour pointait à l'horizon.

V

De la lisière du bois, on voyait au loin la plaine s'éclairer et la silhouette du moulin de la *Patte-d'Oie* se détachait sur le ciel pâle.

—Nous sommes perdus, en effet, dit Marthe.

—Enfonçons-nous dans le bois, murmura Petit-Quenès.

Puis il ne put retenir un cri.

—Tu souffres, ami?...

—Horriblement!

Au loin, un galop de chevaux se fit entendre sur la route.

Les fiancés retenaient leur haleine.

Le galop se rapprochait.

Quand les cavaliers furent arrivés en face des fugitifs:

—Halte! cria le chef.

C'étaient les gendarmes qui, comme l'avait prévu Petit-Quenès, revenaient de Vricourt.

Un spectacle terrible s'offrit aux yeux de Marthe et de Quenès, quelques instants après ce commandement.

Arrivaient à pied, derrière les cavaliers, d'autres gendarmes, tenant liés aux poings une dizaine d'habitants du village, sanglants, écopés et tirant péniblement la jambe.

Des voitures suivaient, escortées par des douaniers noirs et poudreux.

Sur tous les visages étaient encore empreintes la fureur, la férocité, la rage.

—Comptons, maintenant, reprit la voix qui avait ordonné: halte! et qu'on fouille le bois!

Alors, la colonne de fantassins, qui n'avait pas de prisonniers à garder, entra dans le taillis en formant un demi-cercle.

Marthe et Petit-Quenès, serrés l'un contre l'autre, cherchaient à s'effacer dans le taillis, tandis que les soldats y pénétraient avec précaution.

La fuite n'était pas possible; il leur restait une ressource: monter dans un arbre.

Petit-Quenès dit à voix basse à Marthe:

—Grimpe dans ce chêne; moi, je ne le puis; tant pis! je payerai pour toi et pour les autres, mais je lutterai et j'en tuerais bien un autre, sois-en certaine.

—Non, nous mourrions ensemble, heureusement, le père est sauvé.

—On nous guillotinera ! soupira Petit-Quenès.

—Eh bien ! tuons-nous, fit Marthe.

Alors, ils se jetèrent au cou l'un de l'autre et se tinrent un instant tendrement enlacés.

Puis, saisissant leur couteau, ils s'apprêtaient à s'entretuer quand ils aperçurent derrière eux et tout près deux des gendarmes qui avançaient doucement.

—On aurait bien mieux fait, disait l'un, de rentrer tout droit ; il n'y a pas de risque qu'en plein jour quelqu'un de ces brigands se hasarde dans le taillis, je suis éreinté, en voilà assez, je retourne en arrière.

—Non pas, fit l'autre, voici quelque chose.

Il se pencha et saisit l'une des bretelles de la hotte de Petit-Quenès, qui traînait à terre dans les feuilles sèches.

Marthe se leva et courut au gendarme.

—Allons ! prenez-nous, nous ne pouvons plus vous échapper. Voici la Sacavin !

Elle se tenait droite et fière devant les deux hommes.

Petit-Quenès ne pouvait plus remuer.

L'un des gendarmes la mit en joue.

—Fais feu, si cela te plaît, cria la jeune fille.

—Marthe, tue-moi, je n'en puis plus, hurlait Petit-Quenès.

Entendant du bruit, les autres soldats accoururent.

On garrotta la Sacavin.

Il fallut transporter Petit-Quenès jusqu'à l'une des voitures, où on l'assit à côté des mourants et des blessés.

La lutte avait été chaude. En effet, tout ce qu'il y avait d'hommes valides dans Vricourt avait bataillé jusqu'à la dernière minute, et les pertes étaient considérables des deux côtés.

Les douaniers et les gendarmes qui venaient d'assaillir le village y avaient mis d'autant plus de fureur et d'action qu'il s'agissait de venger l'un des leurs et qu'ils comptaient bien s'emparer du terrible Sacavin, qu'ils croyaient l'organisateur de la défense du village.

Quand la troupe aperçut Marthe, il y eut un hurrah général de satisfaction.

Elle passa devant eux dédaigneuse et jetant à tous un regard haineux.

Quand elle fut devant le commandant de gendarmerie, elle lui cria :

—Il doit vous manquer encore un gendarme, commandant. Celui-ci comprit et interrogea brutalement.

—Où est le cadavre, misérable ?

Elle tourna lentement la tête du côté du fossé, et riposta :

—Par là ! cherchez, c'est votre affaire.

Peu de temps après, on rapportait le cadavre du gendarme tué par Marthe.

A la vue de ce corps mutilé, d'où le sang décollait goutte à goutte, il y eut un frémissement d'horreur, même parmi les prisonniers.

La figure, déchiquetée par les crocs des chiens, tombait en lambeaux rosâtres ; la tête, fracassée par le coup de pistolet, laissait échapper la cervelle.

Le chef de la troupe eut grand peine à retenir la fureur de ses hommes, qui voulaient se jeter sur Sacavin pour la mettre en pièces.

—Silence ! cria-t-il, nous n'avons pas le droit de tuer, la lutte est finie, c'est à la justice qu'appartient le devoir de punir aujourd'hui.

Marthe restait impassible, sans peur, sans remords. Dans sa physionomie même on pouvait distinguer comme une sorte d'acalmie satisfaite.

Le chien avait suivi Marthe et se glissait, sans qu'on y prit garde, entre les rangs des gendarmes.

Tout à coup il se rapprocha des jupes de Marthe et se mit à lui techer les mains, qu'elle avait liées derrière le dos.

L'un des gendarmes voulut l'écarter, le chien furieux alors riposta par un coup de gueule sauvage.

Mordu au mollet, le gendarme poussa un cri et n'eut que le

temps de clouer l'animal au sol avec la pointe de sa baïonnette ; les autres l'achevèrent à coups de crosse et le poussèrent du pied dans le fossé où, quelques heures auparavant, Sacavin, Marthe et Petit-Quenès cheminaient avec tant de précaution.

La colonne se mit en marche.

Il faisait grand jour, le soleil dardait ses rayons sur la plaine luisante de rosée et dorait les frêles taillis de la lisière de la forêt. Les sabres, les baïonnettes et les canons de fusils étinclaient. Les chevaux, aspirant l'air frais du matin, hennisaient avec joie.

En tête marchait Marthe, entourée par les gendarmes.

Elle était noire de poudre et de sang ; sa robe, déchirée par les ronces et salie par la boue du sol, tombait lourdement le long de ses hanches, ses cheveux blond pâle avaient au soleil des reflets d'argent qui donnaient à son visage une teinte livide et terrifiante.

Derrière ce sinistre chef de file marchaient les vaincus de Vricourt qui, tous, affectaient une allure indifférente.

A côté du commandant de gendarmerie chevauchait le maire de Vricourt.

Il avait enfourché un gros cheval de labour sur lequel il était lourdement et gauchement campé.

Le maire avait une mine atterrée et triste ; jamais expédition aussi terrible n'avait été faite dans le village, et il était encore tout ému et effrayé au souvenir de la nuit qui venait de s'écouler.

Il gémissait en silence de pareils faits. Il avait cru de son devoir d'accompagner la force armée jusqu'à la prison ; et, d'ailleurs, il devait tout naturellement subir un interrogatoire.

Le pauvre homme était indigné de toutes ces violences et, quelle que fut sa probité, il ne pouvait pas moins s'empêcher de récriminer contre l'attaque qui avait été ordonnée.

—Quand je vous dis, commandant, affirmait le maire, que M. le juge d'instruction eût mieux fait de renoncer à cette affaire, vous ne voulez pas me donner raison ; je lui avais cependant bien dit que l'insaisissable Sacavin lui échapperait.

—Oui, mais nous en tenons d'autres, riposta l'officier ; et il faut des exemples, et de terribles !

—Triste ! triste ! se contentait de murmurer le maire tout en cheminant.

—C'est égal, ne put s'empêcher de dire le commandant, c'est une canaille, mais c'est une crâne fille, cette Sacavin.

—Elle n'en sera pas moins condamnée à mort, n'est-ce pas ?

—Et guillotinée, je vous l'assure, elle et son amoureux ; si on trouve des circonstances atténuantes dans cette affaire, je veux bien que le diable m'étouffe.

VI

Le commandant avait pronostiqué juste.

En effet, trois mois après les événements que nous venons de raconter, le village de Vricourt était occupé militairement vers le milieu de la nuit.

Un bataillon d'infanterie formait ses faisceaux sur la petite place, vis à vis la maison commune, un piquet de douaniers se massait de l'autre côté, et une charrette chargée de poutres, d'étais et de planches de diverses dimensions arrivait, escortée par les gendarmes : c'était la guillotine.

Un coupé de voyage suivait.

Les voyageurs qui occupaient le coupé descendirent et entrèrent dans la maison commune, sur le pas de la porte, un homme, qui était à la fois le secrétaire du maire et le gardien des archives et de l'état civil de Vricourt, se présenta, une lumière à la main, pour éclairer les arrivants. C'était le bourreau, ses aides et l'aumônier des prisons.

Dans le village, pas une lumière aux fenêtres.

Les hommes qui étaient arrivés avec la charrette portant la guillotine se mirent à l'œuvre en moins d'une heure, l'instrument de supplice fut solidement dressé.

Le silence de la nuit était troublé par les coups de marteaux

qui résonnaient sourdement, par le piétinement des chevaux, par l'entrechoquement des armes ; pas un habitant du village ne s'émut ; tous savaient que c'était pour Marthe et pour Petit-Quenès l'heure de l'expiation. Tous observaient une religieuse indifférence à l'égard des exécuteurs de la loi.

Cependant, de tous côtés, des bois, de la plaine, par la route et par les chemins de traverse, arrivaient les paysans des alentours, portant leurs enfants à dos ou sur leurs épaules, des paysannes ayant un panier à chaque bras (stratagème étrange, usité en Picardie, pour être à l'aise dans les foules), puis des bourgeois des villes voisines, les uns à cheval, les autres en carriole ou en tilbury.

En un clin d'œil la rue unique de Vricourt, le coteau, les talus de la route furent couverts de curieux avides d'assister à cette exécution capitale.

D'ailleurs, le procès Sacavin avait eu un retentissement inouï, et les gens venus là étaient poussés moins par la férocité que par l'anxiété ; les coupables, Petit-Quenès et Marthe, ayant eu dans les débats une attitude digne et courageuse, toute cette cohue voulait voir si, au moment suprême, les sinistres héros de ce drame sauraient mourir.

Ils avaient refusé de se pourvoir en cassation et avaient dédaigné le recours en grâce.

Quand l'échafaud fut dressé et que le jour parut, les aides du bourreau, sous les yeux de cette foule que les soldats avaient peine à contenir, se mirent en devoir d'essayer l'instrument.

A deux reprises différentes, ils firent tomber la lame en biseau sur des quartiers de viande ; l'opération paraissant donner des résultats satisfaisants, ils se retirèrent et rejoignirent leur chefs dans la maison commune.

L'heure de l'exécution approchait.

La foule grossissait à vue d'œil. Des groupes affamés, assis sur la terre humide, mangeaient un morceau sur le pouce et buvaient du cidre ou de l'eau-de-vie à même les goulots des bouteilles.

L'unique auberge de Vricourt était fermée ; dédaigneux d'un gain assuré et considérable cependant, l'aubergiste n'avait point ouvert son établissement, en signe de deuil.

A sept heures, la voiture cellulaire arriva au pied de l'échafaud.

Le bourreau et ses aides étaient à leur poste ; au bas de l'escalier, le crucifix à la main, le prêtre se tenait immobile.

La foule, les gendarmes, les soldats, les douaniers, tout le monde restait silencieux.

Dans le village, portes, volets, rideaux, tout était clos hermétiquement ; pas une tête aux fenêtres.

La voiture stationna environ cinq minutes avant que l'un des deux condamnés en sortit. Le prêtre s'avança et se tint contre le marchepied.

La foule, ignorant la cause de ces lenteurs, restait hale-tante.

On avait permis aux deux fiancés de se donner un baiser suprême.

—N'aie pas peur, mon Quenès, disait Marthe, nous allons être délivrés ; songe que notre père est sauvé et que nous nous marions aujourd'hui.

—Rassure-toi, ma bonne Marthe, je n'aurai pas peur, répondit doucement Quenès.

Ils s'étreignirent fraternellement, et ces deux têtes qui, un instant après, devaient rouler dans la même sciure de bois se donnèrent le dernier baiser de la vie.

Marthe descendit, ferme et droite, appuyée sur le bras du prêtre.

Les cheveux étaient rasés, et le cou paraissait démesuré.

Elle regarda fixement le couteau et monta sans hésitation la première marche.

Puis, se retournant, elle baisa précipitamment le crucifix que lui tendait l'aumônier et se jeta dans les mains des aides.

—Mon Dieu ! s'écria-t-elle, pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensé....

L'éclair du couteau... un filet de sang qui jaillit des deux côtés du billot, un bruit sourd et ce fut tout.

A peine les aides et le bourreau avaient-ils remonté le couteau que Petit-Quenès arrivait en boitant au bas de l'escalier.

Il avait grand-peine à marcher ; sa jambe cassée, qu'on lui avait remise maladroitement pendant sa détention et pendant le procès, augmentait encore son infirmité.

Il avait l'air abattu, souffrant.

Quand il reçut l'accolade du prêtre, il poussa un soupir de délivrance, regarda indifféremment la foule et... et rejoignit Marthe.

Il y eut un mouvement dans cette multitude de curieux, mouvement plutôt indigné que satisfait.

Une heure après, guillotine, voiture, bourreau, curieux, soldats tout avait disparu, et les habitants du village commençaient à sortir de leurs maisons.

VII

Vers le soir, le maire de Vricourt, qui n'avait pas voulu assister à l'exécution, monta tout ému dans son grenier.

Là gisait, derrière un monceau de bottes de paille, un vieillard qui sanglotait ; c'était le grand-père de Petit-Quenès ; à côté de lui Sacavin, déguisé en douanier, lui tenait la main.

Les deux hommes étaient atterrés.

A la nouvelle de l'exécution de son enfant, le père de Marthe s'était aventuré jusqu'à revenir à Vricourt ; il avait voulu la voir, et, de la fenêtre du grenier, derrière le volet fermé, il avait assisté à l'exécution.

—Je vais me livrer, dit-il au maire quand il l'aperçut, j'ai trop souffert.

—Vous pouvez encore échapper cependant, sauvez-vous.

—Je me livrerai ou je me tuerai, je n'en sais rien, fit Sacavin, et tendant la main au maire :

—Merci, monsieur, fit-il, voulez-vous me serrer la main ?

—Volontiers, mon ami.

Ayant dit adieu à l'aïeul et au maire de Vricourt, Sacavin descendit et s'enfuit à travers les haies ; il se perdit dans le marais.

VIII

Le lendemain, le maire de Vricourt accompagnait le juge d'instruction, venu tout exprès pour constater le suicide de Sacavin qu'on avait trouvé pendu dans une clairière de la forêt.

—Nous le tenons cette fois, le misérable, dit avec satisfaction le magistrat.

—Oui, soupira tristement le maire de Vricourt.

Et il se retourna pour essayer furtivement deux grosses larmes.

FIN.

Pour paraître dans le prochain numéro :

LA NUIT SANGLANTE

Par HENRI TESSIER

Ainsi que nos lecteurs le savent déjà, c'est le 10 avril qu'a lieu dans la salle du Queen's Hall, le grand concert des *Montagnards*. Ce sera certainement l'événement musical de la saison. Ce chœur est organisé depuis dix ans, et sa réputation de popularité, de compétence et de bonne conduite, n'a été qu'on grandissant. Aussi le succès promet d'être éclatant. C'est le premier concert que les *Montagnards* organisent, et le public ne serait pas reconnaissant s'il n'allait encourager les efforts et le mérite de ces messieurs qui ont été prêt en toutes circonstances et pour toutes les bonnes œuvres. Le corps de musique l'Harmonie de Montréal fournira la partie instrumentale ainsi que M.M. F. John-Frume et A. Contant. Mlle Eugénie Tessier, notre célèbre cantatrice canadienne, chantera, ainsi que Mad. J. A. Finn, M.M. Chas. Labello, Tancred Trudel, Ed. Lobel, A. Mainville, J. A. Finn, E. Duquette et autres. Le reste du programme sera rempli par les chœurs *montagnards*. Il y aura romances, duos, quatuors et sextuors. Cette énumération suffit pour révéler tout l'attrait qui s'attachera à cette splendide fête musicale. Au 10 avril donc en foule.

Vous aurez une chance de gagner une prime à partir du 12 Avril 1888.

AU BON MARCHÉ

MAISON ALPHONSE VALIQUETTE

Nous sommes rendus au temps de l'année où les gens ont besoin de marchandises, et nous préférons faire à présent nos ventes à bon marché, afin que tout le monde puisse en profiter. Nous offrirons en vente, toute la semaine prochaine, une quantité spéciale de marchandises remarquablement à bon marché, à la satisfaction de tous et défilant toute compétition.

Un assortiment de Toile choisi, 5 cts.
 " de Chemises de couleur, 25 cts.
 42 pièces de Pluche de soie, à 25 cts.
 Gands de kid, à choisir, 23 cts.
 Accoutrements en casimir, extra, 25 cts.
 600 pièces de Ruban données à 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10c et au delà.

VOLANTS EN DENTELLE

Importation spéciale de quatre boîtes de ces marchandises, que l'on vend au comptant pour un grand escompte, et avec une grande réduction sur les prix du printemps, et nos premiers prix.

Habillements à moitié prix et moins encore, de 5, 7, 10 et 12 cts, beaucoup pure laine.
 Etouffes à Robes noires, 15, 20, 25c. vendues ailleurs 25, 30 et 40c.
 Cachemires pour tous les goûts, de 20c en montant.

La Semaine prochaine—Spécialité dans les Soies

50c au lieu de 90c. 73c au lieu de \$1.00. 95 au lieu de \$1.25.
 DEMANDEZ A LES VOIR.

Flanelles de toutes sortes et de toutes couleurs, comme on en a jamais vu à Montréal.

Enfin nous offrons tout ce qui peut être avantageux au public, surtout pour nos importations du printemps, et nous défions toute compétition pour la beauté, la bonté et le stylish de nos articles, surtout il faut remarquer le bas prix de nos marchandises.

ALPHONSE VALIQUETTE

1869—Rue Notre-Dame, Ouest—1871
 MONTREAL

MEUBLES !

SETS DE SALON, SETS DE CHAMBRE

BIJOUX, MONTRES en OR et en ARGENT

LAMPES, CADEAUX DE NOCES, &c, &c.

— CHEZ —

FOUCHER FILS & CIE

798, RUE STE-CATHERINE

Les MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES

J. LESSARD & Cie, Editeurs, boîte de poste 1110, Montréal, P.Q.

Les Modes Françaises Illustrées publient CHAQUE SEMAINE les modes nouvelles avec des descriptions complètes des toilettes et confections, ouvrages de lingerie, chemises, jaquettes, etc, etc; ouvrages au crochet, broderie, ouvrages de fantaisie, etc. Un magnifique feuilletin des causeries sur les modes, l'étiquette, le savoir-vivre, l'économie domestique, la cuisine. Des articles sur la manière de tenir une maison, d'orner le logis et des renseignements sur la manière de meubler les appartements. Les Questions et Réponses offrent aux abonnés une mine précieuse de conseils, de renseignements de toute nature. L'abonnement aux Modes Françaises Illustrées (deuxième année) est de \$2.50 pour un an et \$1.75 pour six mois.
 Adressez: J. LESSARD & CIE, boîte de poste 1110, Montréal.

L'EDITION HEBDOMADAIRE DE LA PRESSE

A UNE PIASTRE — (\$1.00) — PAR ANNEE
 est, sans contredit.

le Journal le plus populaire de tous les journaux français du Canada, tant à cause de la variété de son contenu en général que de

LA BEAUTÉ DE SES FEUILLETONS.

Pour abonnement, adressez:

WURTELE & Cie, Propriétaires,
 1540, Rue Notre-Dame, MONTREAL.

ETRENNES !

Calendriers à Effeuiller "Ephémérides"

POUR 1888

Avec indications des faits remarquables ou des pensées pieuses.

Articles des mieux finis avec cartons gelatinés
 et représentation de personnages comme ci-dessous :

Avec Indications Historiques

PAUL ET VIRGINIE	prix franco,	50 cents
COPERNIC ENSEIGNANT L'ASTRONOMIE		50 "
LA COLPORTEUSE D'ŒUFS		50 "
LE SPORT		50 "
LA MARINE		45 "
LES BEAUX ARTS		40 "
TORRÉADOR		40 "
LES CHARMEURS D'OISEAU		30 "
CUPIDON		25 "
ENLUMINÉ		25 "

Avec Pensées Pieuses ou Vies de Saints

SACRÉ CŒUR DE JÉSUS ou de MARIE		50 "
" " " plus petit		40 "
ENFANTS DE MARIE		30 "

Aussi Le Grand ALMANACH des Familles Chrétiennes, pour l'année 1888 illustré d'un magnifique chromo de N. D. de Lourdes et d'un grand nombre d'illustrations. Prix 15 cts.

GRANGER FRERES

LIBRAIRES-PAPETIERS

No. 1699, Rue Notre-Dame, MONTREAL

Prière de correspondre.

OCCASION !!

LES DERNIERS VOLUMES

Nous offrons en vente les derniers volumes qui nous restent en mains et qui ne peuvent plus être trouvés en librairie.

AMOUR ET CRIME, 1er vol., 15c.

LA HAINE, 2e vol. - - 15c.

LES ORPHELINES - - 15c.

L'IDIOTE, \$1.00 réduit à - 35c.

LE CHOLERA - - 5c.

LE TRAITÉ DU CHEVAL - 5c.

TROIS ANS EN CANADA - 25c.

Profitez de l'occasion, les derniers volumes s'enlèvent rapidement.
 S'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE

1540 Rue Notre-Dame, Montréal

Envoyés franco dans tous les bureaux de poste.

HORACE PEPIN, L.D.S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

1639—RUE NOTRE-DAME—1639

3e porte Est de la Côte St-Lambert

MONTREAL

PRIMES! PRIMES!! — à partir du 12 Avril 1888 — PRIMES! PRIMES!!